

Notes de lecture

Le Monde Réel (4) — Aurélien.

Introduction : « Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique... » (Bérénice, Acte II, scène II).

Le quatrième roman du cycle *Le Monde Réel* suit presque immédiatement, dans son écriture, la fin de la rédaction du troisième, *Les Voyageurs de l'impériale*. Rappelons qu'Aragon termine l'écriture des *Voyageurs* fin août 1939 à l'ambassade du Chili à Paris où il s'était réfugié avec Elsa. Le 1er septembre, la guerre est déclarée et un exemplaire dactylographié de ce roman est expédié aux Etats Unis (voir étude de ce roman supra).

Il s'ensuit pour Aragon mobilisé, une longue pérégrination: d'abord l'épisode de la "drôle de guerre", puis le 10 mai 40 l'entrée en Belgique, la retraite et l'encerclement de Dunkerque, la traversée en Angleterre, le retour en France et le terrible anéantissement de juin 1940. Pendant ces dix mois, Aragon fera son devoir de soldat et sera conduit par les événements aux quatre coins de la France. Aragon absent de Paris, il le sera en effet pendant cinq ans. Lorsque l'on sait l'attachement viscéral qu'Aragon porte à sa ville: « *Arrachez-moi le cœur vous y verrez Paris* », l'on devine son désarroi et sa souffrance. L'écriture d'Aurélien est aussi une réponse de l'écrivain à cet éloignement de Paris en même temps qu'un des plus beaux roman d'amour du XXe siècle. Paul Claudel ne s'y était pas trompé qui considérait Aurélien comme un vaste poème.

Aragon nous donne une introduction comme pour les autres volumes des Œuvres romanesques croisées d'Elsa Triolet et Aragon. C'est par un vers du Bérénice de Racine qu'Aragon nous livre "ses secrets de fabrication". Il faut cependant prendre les commentaires d'Aragon sur ses écrits avec les pincettes d'usage tant pour les datations que pour l'interprétation.

Si le texte d'Aurélien ne subit pas de grandes modifications entre l'édition originale d'octobre 1944 et l'édition des ORC, Aragon - pour quelle raison - fait-il se dérouler l'action dans cette dernière édition en 1923-1924 plutôt qu'en 1921-1922 dans l'édition originale? Il oublie d'ailleurs à plusieurs reprises de corriger la datation dans l'édition de 1966!!!

L'introduction *Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique* peut se résumer à ces quelques explications:

- le personnage d'Aurélien est écrit « *à partir de Drieu La Rochelle* » nous dit Aragon dans son introduction, mais seulement à partir de cet ami de jeunesse qui deviendra fasciste à la fin des années vingt et se suicidera en 1945. Mais Aurélien s'est aussi écrit à partir d'Aragon lui-même. Aurélien Leurtillois c'est l'ancien combattant de la boucherie de 14-18 qui se montre désarmé face à la vie dès les manifestations de joie de la victoire. Aragon souligne que son réalisme ne vise pas à caricaturer ou à grossir le trait, en effet, il présente un Aurélien humain et plutôt sympathique car amoureux;

- le personnage de Bérénice est écrit à partir d'une femme bien réelle aussi (Aragon ne nous dit pas son nom car en 1966 elle vit encore) Denise Lévy, la cousine de la première épouse d'André Breton. Aragon précise "qu'il ne s'est rien passé" entre cette femme et lui comme entre Bérénice et Aurélien; Aurélien n'est pas pour autant un roman à clefs nous dit Aragon mais un « *roman à fausses clefs* »;

- le thème principal du livre est l'impossibilité du couple; en 1943 en pleine écriture de ce roman, Aragon et Elsa ont eu des problèmes de couple...Les dangers de la clandestinité y sont pour beaucoup mais pas seulement...;
- Aragon insiste qu'il est redevable pour l'écriture d'Aurélien au roman qu'Elsa finit d'écrire fin 1942 et qui paraîtra en juin 1943 chez Denoël, *Le Cheval Blanc*. Pour cela il fait commencer l'écriture d'Aurélien au printemps 1942, ce qui est faux. Aragon commence l'écriture d'Aurélien peu de temps après l'armistice de juin 1940.(voir à ce sujet l'importante notice de Daniel Bournon dans le volume n°3 des œuvres romanesques, Bibliothèque de La Pléiade). Ce qui est vrai par contre, c'est le parallèle entre la mort de Michel Vigaud du roman d'Elsa et la mort de Bérénice dans l'épilogue;
- la mort de Bérénice en juin 1940 sous les balles allemandes met en relief ce que devient ou va devenir Aurélien. « *Aurélien, dit Aragon, c'est celui qu'elle a aimé, et dont l'histoire a fait cet homme, qui est étranger à son amour* »;
- Aragon laisse entrevoir, suggéré dans l'épilogue, la suite de la série du Monde réel: *Les Communistes*.

Aurélien est une suite de nombreux et courts (78) chapitres et d'un épilogue écrit entre juin et août 44 alors que le roman est achevé depuis quelques mois.

Incipit.

Les romans d'Aragon commencent en général par une phrase qui doit marquer d'emblée l'attention du lecteur. Le quatrième roman du monde réel n'échappe pas à la règle: « *La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide* ». (ORC volume XIX, p.27) Cet incipit, pour commencer un roman d'amour entre deux personnages aux prénoms déjà singuliers, Aurélien est un prénom peu usité d'empereur romain, Bérénice est également un prénom rare de princesse orientale, cette phrase est assurément une réussite et elle se retient facilement.

Ce premier chapitre fait exister un double incipit tant est grande l'obsession pour ce vers de Racine tiré de Bérénice: « *Je demeurai longtemps errant dans Césarée...* » (idem p.27)

Le goût bien classique pour Racine chez Aragon est connu. Montherlant son condisciple au Collège St Pierre de Neuilly se souvenait du jeune Aragon de 13 ans récitant et parlant du vers racinien pendant les trajets de l'école jusque chez lui. De son recueil *Le roman inachevé* on peut citer également ce vers qui pastiche Racine, évoquant les moments de solitude dans les cafés de sa jeunesse: « *Je demeurai longtemps devant un Vittel menthe* ».

Dans ce chapitre d'exposition, la première phrase nous fait deviner qu'une histoire d'amour va se nouer entre Aurélien et Bérénice. Le deuxième incipit « *Je demeurai longtemps errant dans Césarée* » nous apprend que les pensées d'Aurélien voguent vers un Orient: « *Ca devait être une ville aux voies larges, très vide et silencieuse.* » (idem p.28). Cette ville imaginaire semble sortir d'un tableau de Giorgio de Chirico.

On apprend aussi d'Aurélien: « *Il ne s'était jamais remis tout à fait de la guerre* » (idem p.28) « *Il venait d'avoir trente-deux ans* ». (idem p.29) Aurélien finira la guerre à l'armée d'Orient. La France d'après le traité de Versailles aura un mandat sur le Liban et la Syrie. Le réalisme d'Aragon ancre son récit dans l'histoire ou y fait allusion.

Ce 1er chapitre insère le roman dans le cycle *Le Monde réel*, Bérénice est la cousine d'Edmond Barbantane, un des personnages principaux des *Beaux Quartiers*.

Il s'achève sur le rêve d'Aurélien pareil à un tableau de Chirico: « *Il passa ses doigts longs dans ses cheveux frisés, comme un peigne. Il pensait aux statues qu'il y a sur les places de Césarée: ces*

Dianes chasseresses, rien que des Dianes chasseresses à l'air hagard. Et des mendiants endormis à leur pieds » (idem p30)

Aurélien roman cinématographique:

Aurélien a été adapté à deux reprises au cinéma en 1978, du vivant d'Aragon et en 2002; c'est un roman découpé en de multiples scènes et qui restitue une époque "les années folles" alors que l'épilogue bute sur la défaite de juin 1940. Aurélien se prête effectivement bien à pareilles adaptations mais le roman est si riche en événements et met en scène tellement de personnages que ces films ne peuvent d'effleurer ce tourbillon romanesque. Néanmoins de telles adaptations de qualité permettent d'encourager la lecture ou la relecture de ce classique du XXe siècle.

Roman vivant, assourdissant des fêtes parisiennes de l'après guerre, c'est, au dire d'Aragon, son roman de prédilection.

Après le bref 1er chapitre d'exposition, Aragon nous donne une description physique de son héroïne, Bérénice. « *Il n'aimait que les brunes et Bérénice était blonde, d'un blond éteint. Il aimait les femmes longues à sa semblance, elle était petite sans avoir cet air enfant que cela donne parfois. Ses cheveux coupés étaient raides, son teint pâle, comme si le sang n'eût pas circulé sous la peau. Sans avoir le front bas, cette frange qu'elle portait le diminuait trop. Ce qui déconcertait dans ce visage aux pommettes saillantes, c'étaient les yeux noirs derrière les cils sans couleurs, qui ne tiraient pas tant leur étrangeté de leur noirceur que de ce caractère bombé, comme chez les biches. Et de l'arcade sourcilière fuyant vers les tempes, presque asiatique. La bouche aussi surprenait: les lèvres si hautes, on n'osait pas penser épaisses, et naturellement rouges dans ce visage de pâleur. Avec de subits mouvements fibrillaires, où les pointes s'abaissaient dans une expression de douleur que rien ne justifiait. Des lèvres de fille, pensa Aurélien. Le nez mince et court, avec des ailes trop marquées que la moindre émotion rendait palpitantes. Il semblait que les traits ici réunis appartenissent à plusieurs femmes distinctes. Ce qui leur donnait quelque unité, c'était purement ce lisse des méplats, cette obliquité des joues où la lumière frisante atteignait un dessein parfait, mais bizarre comme si le sculpteur se fût passionné aux joues, au fini des joues; et cela au mépris de tout le reste.* » (ch.2, p.31)

Longue description du visage de Bérénice et uniquement de son visage tel le masque d'une statue; elle anticipe la scène du masque de l'inconnue de la scène. Cette description est fidèle, si l'on se rapporte à la photographie de Denise Lévy, pilotis de Bérénice. De longues années après, Aragon se souvient parfaitement du visage de sa passion de jeunesse pour cette femme. « *La seule chose qu'il aima d'elle tout de suite, ce fut la voix. Une voix de contralto, chaude, profonde, nocturne.* » (ch.2, p.32)

On remarquera le thème de la voix et l'importance des voix d'opéra dans l'œuvre d'Aragon. On songe ici au personnage d'Ingeborg dans *La Mise à mort*.

Dès le début du roman, le souci d'Aragon est d'insérer *Aurélien* dans le cycle du *Monde réel*. Au chapitre trois, il fait le lien entre Aurélien et Edmond Barbantane, un des personnages principaux des *Beaux Quartiers*. Aragon les fait se rencontrer pendant la guerre, Edmond, médecin auxiliaire ayant abandonné sa médecine comme l'auteur. Edmond, personnage noir dans le cycle, est un autre double d'Aragon et même si le personnage n'est pas sympathique, Aragon donne à cet antihéros une personnalité complexe et humaine. En quelques lignes Aragon retrace le parcours d'Edmond Barbantane et rappelle à ses lecteurs le roman précédent, *Les Beaux Quartiers*. Rappelons que si *Les voyageurs de l'impériale* paraissent fin 1942, c'est seulement en 1947 qu'une édition convenable sera livrée aux lecteurs. Pour les lecteurs d'Aragon de 1944-1945 le prix Renaudot 1936 ne devait plus être dans les mémoires...

Aurélien au sortir de la guerre est un oisif, se contentant des rentes provenant de l'usine dans le Nord que possédaient ses parents. Ses relations avec sa sœur sont glaciales. La mise en relief des déclassés dans les romans du *Monde réel*, subsistant grâce à l'argent qu'ils ne gagnent pas, est frappante.

Aurélien s'installe dans un appartement de l'île Saint Louis; celui qu'a habité Drieu La Rochelle. La brève description de la vie sentimentale d'Aurélien (Drieu/Aragon) complète la situation du personnage avant sa rencontre avec Bérénice: « *Aurélien craignait de mentir aux femmes. De devoir leur mentir. Il n'avait jamais dit à quelqu'un Je vous aime, bien qu'il eût essayé de le penser. Il avait une idée très haute de l'amour, et aussi cette pudeur de le reconnaître qui mieux que tout sait l'empêcher de naître. Il n'avait jamais aimé. Si évidemment qu'on ne l'avait jamais aimé non plus. On peut dire de certaines femmes qu'elles s'étaient envoyé Aurélien. Rien de plus. En cela, il était comme ces jolies filles qui ont tant de succès, mais pas d'attachements. C'était même un sentiment qu'il avait souvent donné à ses maîtresses, que c'était lui qui était la fille dans leur aventure.* » (ch.4, p.45) Dans ce passage, passe toute l'ambivalence de Drieu et surtout celle d'Aragon dans leur donjuanisme même.

C'est au cours d'un dîner chez les Barbantane que la cristallisation se fait entre Aurélien et Bérénice.

« *Bérénice ne pouvait s'empêcher d'allier à Paris frémissant, inconnu, mystérieux, ce grand garçon silencieux qui n'avait rien fait pour l'importuner, qui lui avait tout juste passé les plats à table, mais dont elle avait une fois rencontré le regard* » (ch.5, p.47)

On note ici que pour Bérénice le Paris mystérieux prend le visage et le regard d'Aurélien.

Roman cinématographique, les chapitres nous font changer de quartiers, d'atmosphère et les personnages se succèdent... Parmi les personnages secondaires figure une ancienne chanteuse, Mary de Perseval « *qui ne dépassa jamais ses trente-six ans* » nous dit perfidement Aragon. Inutile dans cette étude de donner "les fausses clefs", toujours aléatoires, des personnages (à ce sujet voir les notes de Daniel Bougnoux à Aurélien dans la Pléiade).

Il est intéressant de s'arrêter à cet extrait décrivant l'intérieur de Mary et qui met en relief l'apport du roman *Le Cheval Blanc* d'Elsa Triolet. « *Elle avait fait de l'appartement de la rue des Belles-Feuilles un bric-à-brac d'objets baroques, tous blancs, couronnes mortuaires, bouquets de mariée, enseignes d'auberge, "Au Cheval Blanc", vases d'opaline nègre de foire habillé de blanc, grandeur nature, à la porte de la salle à manger la plus extravagante collection de plastrons, de chemises blanches, avec tous les gaufrages, toutes les rayures, tous les filetés qu'on fait en blanc, du pays de Caux aux Landes, en passant par les galas du Grand Opéra... Au dessus du quart-de-queue, un Erard blanc, on pouvait voir le portrait de la maîtresse de maison par Van Dongen.* » (ch.6, p.50)

Cette accumulation de la couleur blanche n'est certes pas fortuite. On remarque également que ces intérieurs bourgeois s'ornent de peintures modernes. Aragon grand amateur de peinture ne se prive pas de lui donner une place de choix dans son roman réaliste.

Parmi la multitude d'autres personnages du sixième chapitre citons l'actrice Rose Melrose (pilotis de la comédienne Eve Francis) qui entretient une liaison avec Edmond Barbantane; le mari de celle-ci le docteur Decoeur (pilotis du cinéaste Louis Delluc) qui lui prépare diverses crèmes de beauté contre les atteintes de l'âge; enfin, Paul Denis dont un des pilotis possible est Aragon lui-même. Paul Denis, poète, est le jeune amant de Mary Perseval avant de devenir l'éphémère amant de Bérénice dans les scènes de Giverny. « *J'ai une plaquette, - expliquait-il, - qui vient de sortir au Sans-Pareil, et un manuscrit chez Kra...oui...Non, pas de poèmes, cette fois...* » (ch.6, p.59) Notons que le premier recueil d'Aragon *Feu de Joie* parût au Sans-Pareil en 1920. Kra est un autre éditeur qui publia les poètes surréalistes notamment Soupault.

La succession de petits chapitres et les nombreux dialogues ne permettent pas de longues descriptions. Quelques traits comme celui-ci cernent le profil sentimental d'Aurélien (Drieu-Aragon): « *Aurélien connaissait en lui ce défaut, ce trait de caractère au moins, qui faisait qu'il n'achevait rien, ni une pensée ni une aventure....Mais plus forte que toutes les tentations, il y avait la diversité des femmes.* » (ch.7, p.71)

Aurélien c'est aussi l'évocation de la vie nocturne de Drieu et d'Aragon dans les bars comme le Zelli's, rue Fontaine près du domicile d'André Breton. Dans le roman il s'appelle le Lulli's.

« *Aurélien était accoudé au bar du Lulli's, à Montmartre. Il avait échoué là, machinalement, après la rue des Belles Feuilles. Il y avait quelque chose qui lui enlevait l'envie de dormir. Toutes ces femmes peut-être. Ou l'une d'elles. C'était le vice d'Aurélien que n'être noctambule. Il aimait à traîner dans ces lieux de lumière où la vie ne s'éteint pas, quand les autres sont endormis. Il avait ici ses habitudes. Il ne fallait pas tellement chercher dans la soirée chez Mary les raisons de ce vagabondage. Il est venu ici la veille, et le lendemain pouvait encore l'y ramener. L'y ramener comme la mer une sorte de noyé, une manière d'algue.* » (ch.7, p.73)

Ces évocations de la vie nocturne ont certainement beaucoup choqué le lectorat communiste d'Aragon à la parution de son roman. La plongée et le regard vers son passé surréaliste - même si le personnage d'Aurélien est pour une bonne part celui de Drieu mais également le sien - ne devait pas être très apprécié par "son public". Les critiques favorables à ce roman n'ont pas été celles des amis politiques d'Aragon, rappelons l'admiration de Claudel pour *Aurélien*. Et parfois on peut comprendre ces réticences...En pleine occupation, alors que le couple était cerné de dangers, vivait dans la précarité et la clandestinité, comment peut-on imaginer Aragon écrivant - en même temps que les poèmes de résistance que l'on connaît - un gros roman où l'on retrouve une faune surréaliste des années vingt et le milieu interlope de la nuit...les bars, les cabarets, les lieux de plaisir. Aragon au milieu de tous les dangers se retourne sur sa jeunesse...il a 46 ans. La grande liberté d'Aragon - et c'est sa gloire - aura été d'être à la fois l'auteur de poèmes qui permirent de conserver l'espoir mais aussi d'avoir écrit ce roman d'amour, de l'amour malheureux, de s'être arrêté un moment sur sa jeunesse. De l'avoir écrit ne sera assurément pas le déshonneur d'un poète.

Nous y trouvons aussi le regret de Paris dont il est séparé et qu'il ne retrouvera qu'en septembre 1944.

« *Oh, le joli hiver de Paris, sa boue, sa saleté et brusquement son soleil! jusqu'à la pluie fine qui lui plaisait ici. Quand elle se faisait trop perçante, il y avait les grands magasins, les musées, les cafés, le métro. Tout est facile à Paris. Rien n'y est jamais pareil à soi-même. Il y a des rues, des boulevard, où l'on s'amuse autant à passer la centième fois que la première. Et puis ne pas être à la merci du mauvais temps. (...) Que c'est beau, Paris! Là même où les voies sont droites, et pures, que de tournants...Nulle part à la campagne, le paysage ne change si vite; nulle part, même dans les Alpes ou sur les bords de la mer, il n'y a de si forts aliments pour le rêve d'une jeune femme désœuvrée, et ravie de l'être, et libre, libre de penser à sa guise, sans se surveiller, sans craindre de trahir sur son visage le fond de son cœur, de laisser échapper une phrase qu'elle regretterait parce qu'elle aurait fait du mal à quelqu'un...* » (ch.8, pp.74 et 75).

Le roman d'Aurélien est rempli de paysages parisiens...Il n'est pas inutile de citer ce passage où Aragon décrit la pointe de l'île Saint Louis, désormais Place Aragon depuis mars 2012.

C'est à la proue de l'île que Drieu avait un appartement.

Le lyrisme d'Aragon pour l'île Saint-Louis et Paris atteint ici toute sa beauté: « *La maison faisait la proue de l'île, vers l'aval, où la rive se termine par un bouquet d'arbres, et un tournant solitaire et triste où viennent s'accouder les amoureux et les désespérés. (...) Le dernier lambeau du jour donnait un air de féerie au paysage dans lequel la maison avançait en pointe comme un navire. On était au-dessus de ces arbres larges et singuliers qui garnissaient le bout de l'île, on voyait sur la gauche la Cité où déjà brillaient les réverbères, et le dessin du fleuve qui l'enserme, revient, la reprend et s'allie à l'autre bras, au delà des arbres, à droite, qui cerne l'île Saint-Louis. Il y avait*

Notre-Dame, tellement plus belle du côté de l'abside que du côté du parvis, et les ponts, jouant à une marelle curieuse, d'arche en arche entre les îles, et là, en face, de la Cité à la rive droite... et Paris, Paris ouvert comme un livre avec sa pente gauche plus voisine vers Sainte-Geneviève, le Panthéon, et l'autre feuillet, plein de caractères d'imprimerie difficiles à lire à cette heure jusqu'à cette aile blanche du Sacré-Cœur...Paris, immense, et non pas dominé comme de la terrasse des Barbantane, Paris vu de son cœur, à son plus mystérieux, avec ses bruits voisins, estompés par le fleuve multiple où descendait une péniche, une longue péniche aux bords peints en minium, avec du linge séchant sur des cordes, et des ombres qui semblaient jouer à cache-cache à son bord...Le ciel aussi avait son coin de minium (...) Je vous dis que ça me trouble de penser que je suis ici à l'M veineux de la Seine » (ch.9, pp.82 et 83)

De cette description, on doit toutefois signaler une impossibilité: de l'appartement d'Aurélien on ne peut voir l'abside de Notre-Dame. Par contre, c'est du n°1 de la rue Le Regratier où Aragon a habité avec Nancy Cunard que l'on peut voir Notre-Dame.

En plein cœur du désarroï, on constate qu'Aragon repense à l'époque de Nancy, du Paris de sa jeunesse. De là à laisser entrevoir dans ce passage une expression du malaise existant dans le couple....

Important chapitre 9: c'est à la fin de ce chapitre que Mary Perseval aperçoit dans l'appartement d'Aurélien, souffrant d'une crise de paludisme, un plâtre représentant l'inconnue de la Seine et qui ressemble étrangement à Bérénice.

Cet extrait est un autre exemple d'apparition dans le roman du "blanc" obsessionnel.

« Comme elle versait l'alcool, elle leva les yeux et vit au mur quelque chose qui l'arrêta dans son geste. Un plâtre. Une tête de femme. Enfin le masque seulement. Un masque comme on les moule sur les morts. Cette chose blanche aux yeux fermés était accrochée là, à une place choisie. De son lit, ce devait être elle qu'il voyait en premier le matin. Brusquement Mary sentit la jalousie, la vraie. Elle eut envie de crier, et se mordit les lèvres. Quelle révélation! Seul un homme éperdument amoureux pouvait vivre ainsi en face de ce visage qui semblait avoir cessé de souffrir, de ce visage où le sourire reprenait au-delà de la douleur. Qui était cette femme? Elle fit un pas vers elle, versant consciemment le whisky, qui faisait un bruit singulier dans le verre. Elle regarda mieux ce visage aux yeux fermés. Elle le reconnut. Et alors elle souffrit vraiment.... Elle se dit, regardant l'homme malade, pelotonné dans ses draps et secoué par la tempête de la malaria: "Comme j'ai vieilli... comme j'ai vieilli" Enfin on sonna à la porte. » (ch.9, p.87)

On peut faire une correspondance dans cette fin de chapitre avec le thème de la déchéance physique, déjà abordé dans les Voyageurs de l'impériale où l'on découvrait déjà le désespoir de Dora, l'ancienne prostituée, devant les atteintes de l'âge.

Les exemples où les couleurs attestent d'un sentiment ne manquent pas. Au début et à la fin du chapitre 10, le "gris" - couleur très prisée par Aragon - symbolise avec un grand lyrisme le désespoir et la petitesse des gens.

« Il y a toute sorte de gris. Il y a le gris plein de rose qui est un reflet des deux Trianons. Il y a le gris bleu qui est un regret du ciel. Le gris beige couleur de la terre après la herse. Le gris du noir au blanc dont se patinent les marbres. Mais il y a un gris sale, un gris terrible, un gris jaune tirant sur le vert, un gris pareil à la poix, un enduit sans transparence, étouffant, même s'il est clair, un gris destin, un gris sans pardon, le gris qui fait le ciel et la terre, ce gris qui est palissade de l'hiver, la boue des nuages avant la neige, ce gris à douter des beaux jours, jamais et nulle part si désespérant qu'à Paris au-dessus de ce paysage de luxe, qu'il aplatit à ses pieds, petit, petit, lui le mur vaste et vide d'un firmament implacable, un dimanche matin de décembre au-dessus de l'avenue du Bois (...) Le ciel gris, le ciel immense et vide, le ciel à couper au couteau, reprit d'une seule envolée toute son importance d'accablement, et les gens, cette poussière des gens, avec leurs têtes de fourmis folles, qui ont brûlé des heures devant le miroir pour passer ici quelques minutes,

les gens redevinrent minuscules, avec les petits arbres, les petits chevaux, les petites maisons, les petites pelouses, sur la fresque de mauvais goût qui allait de l'Etoile au Bois. Il était midi vingt d'ailleurs... L'heure de rentrer: Marie-Rose! voyons, Marie-Rose! » (ch.10, pp.91 et 92)

Lorsque la phrase se précipite, s'accélère, retombe pour redémarrer aussitôt, Aragon atteint au sublime. C'est presque de l'écriture automatique, la caméra d'Aragon est impitoyable.

C'est le docteur Decœur, le mari de l'actrice Rose Melrose qui soigne Aurélien après sa crise de paludisme. Les deux hommes désœuvrés se retrouvent au Lulli's.

« Depuis que le mari de Rose Melrose était venu chez Leurtillois, pour cet accès de paludisme, il s'était formé entre les deux hommes une espèce d'amitié complice assez bizarre, assez rapidement établie. Ils s'étaient beaucoup vus par hasard, un hasard légèrement aidé. Pour l'instant Rose jouait à Bruxelles: Gioconda, la Gioconda d'Annunzio, un grand rôle, où la Duse avait été incomparable, un précédent dangereux...Le docteur Decœur n'avait pas accompagné sa femme. » (ch.11, p.94). On note que l'actrice Eve Francis, épouse du cinéaste Louis Delluc, le pilotis de Rose Melrose est née à Bruxelles (St Josse-ten-Noode. Il est donc tout naturel qu'elle joue à Bruxelles.

Les deux hommes se font des confidences sur leur mal-être: *« Voyez-vous, - dit timidement Aurélien avec un certain sentiment d'infériorité, - je ne me suis jamais tout à fait sorti de la guerre...je ne m'en suis jamais tout à fait débarrassé...Je me réveille encore la nuit avec la peur des minen, comme en 1915...Il y a beaucoup de cela dans cette vie absurde...La guerre...c'est encore elle que je fuis au Lulli's »*

Pour le docteur Decœur: *« Comment vous dire? Rose, pour moi...Rose, c'est ma guerre à moi, ma grande guerre! » (ch.11, p.98)* C'est par de petits dialogues de cette sorte que les personnages prennent toute leur humanité et leur réalisme.

Au Lulli's, Aurélien rencontre Bérénice avec le couple Barbantane. Aurélien invite Bérénice à danser à la grande jalousie de Blanchette, l'épouse d'Edmond, amoureuse d'Aurélien!

« Cette fausse intimité rétablissait les distances. Ils ne se parlaient pas, de peur que les mots plus encore que les gestes du tango ne les séparassent (...) Au vrai, Bérénice dansant n'avait pas de poids, elle pliait à la pression la plus légère. On eût dit qu'elle était la musique, tant elle s'y mariait. Aurélien craignit de ne pas danser assez bien pour elle. Il lui dit. Elle ferma les yeux. Alors, se penchant sur elle, il la vit pour la première fois. Il régnait sur son visage un sourire de sommeil, vague, irréel, suivant une image intérieure. Ce qu'il y avait de heurté, de disparate en elle, s'était fondu, harmonisé. Portée par la mélodie, abandonnée à son danseur, elle avait enfin son vrai visage, sa bouche enfantine, en l'air, comment dire? D'une douleur heureuse. Aurélien se répéta qu'il n'avait encore jamais vu cette femme qui venait d'apparaître. Il comprit que ce qui la lui avait cachée, c'était ses yeux. Quand elle les avait fermés, elle n'avait plus été protégée par rien, elle s'était montrée elle-même. Ils se rouvrirent plus noirs que jamais, plus animaux qu'Aurélien ne s'en souvenait. » (ch.12, p.111) On fera remarquer qu'Aragon était dans sa jeunesse un très bon danseur...

Le Lulli's est un lieu caractéristique du monde de la nuit qu'Aragon affectionnait. Ce roman nous fait également rencontrer le monde des artistes et notamment celui des peintres comme Zamora, portrait de Francis Picabia.

« Zamora avait bien cinquante ans, petit, engoncé dans son ventre, le visage spirituel, brun comme un espagnol qu'il était, avec de l'argent aux tempes, tout rasé, et mobile comme s'il avait été mince, des pieds d'une petitesse invraisemblable. Il se croyait le rival de Picasso, et cela l'avait jeté au dadaïsme, histoire de le dépasser. Il était méchant et drôle, trouvait tout affreux, pouvait tomber d'accord avec le pire philistin pour faire un mot d'esprit, faisait des tableaux métaphysiques en baleines de corset et n'aimait au fond que les jolies femmes, les tableaux de la Gandara, le luxe et

les petits chiens. Il était de l'autre côté de la salle avec deux princesses et une Américaine. Pourquoi ne pas aller ailleurs tous ensemble? Il connaissait une boîte. » (ch.12, pp.111 et 112)

Aragon nous donne ici un portrait très précis d'un artiste qu'il a connu autrefois. On a du mal à s'imaginer, en pleine occupation de la France, de ce que cela implique, ce vagabondage de l'esprit vers un monde si lointain, si léger, à mille lieues des dangers du présent de l'occupation. Cette dichotomie entre ces deux époques est sans doute ce que le lecteur de 1945 a pu reprocher à Aurélien.

Un autre exemple de l'Aragon des années vingt, sa fameuse collection de cravates transparaît chez Aurélien: *« Elle avait tiré de l'armoire l'appareil à cravates, et elle arrangeait la collection multicolore d'Aurélien. »* (ch.13, p.115)

La première impression d'Aurélien sur Bérénice va diamétralement changer, il change son regard sur elle: *« Peut-on dire de Bérénice qu'elle est jolie? Il l'avait trouvée laide, d'abord. Il l'avait mal regardée. La question n'est pas qu'elle soit jolie. Elle est mieux que jolie. Elle est autre chose. Elle a un charme... Voilà ce qu'il y a... il retrouve bien les traits, mais pas le secret de leur charme... comme un mot qui échappe...on sait comment il est fait... à peu près... s'il a des r dedans... combien de syllabes...on lui trouve ou des rimes ou des équivalents...mais le vrai mots, le mot qui chante...*

Voilà ce qu'il y a: il ne retrouve pas ce qui chante en elle. » (ch.14, p.121)

Après la scène où il dansent ensemble, Aurélien ressentira simultanément la présence et l'absence de Bérénice en lui. Il essaie en vain de se convaincre qu'il n'est pas amoureux.

Aurélien pour oublier Bérénice joue à un jeu auquel Aragon jouait lui aussi: *« Ce Allez! c'était un signal qu'il se donnait toujours quand il décidait de jouer à un jeu qui peuplait sa solitude dans les rues. Tous les hommes connaissent ce jeu-là: on suit la première femme un peu possible qu'on a rencontrée, qui venait à votre rencontre, jusqu'à ce qu'elle tourne par exemple à gauche. Alors, à la première femme sans contre-indication qui vient en sens inverse, on quitte la toute première, et on suit la nouvelle en revenant sur ses pas. Ça peut naturellement se faire à droite comme à gauche. Se compliquer aussi d'un tas de règles qu'on s'invente, qu'on garde deux mois, trois mois, puis qu'on abandonne pour de nouvelles. Aurélien, qui, en tout ça, était resté très potache pour ses trente ans, était capable de tourner ainsi des heures et des heures dans Paris. Pour l'instant, suivant une grande bringue mal habillée, assez osseuse, mais joliment brusque dans ses mouvements, il se donnait la preuve qu'il ne pensait pas à Bérénice. »* (ch.16, p.128)

Si Aurélien est, avec Bérénice, le personnage central du livre, Edmond Barbantane est le personnage le plus récurrent du cycle depuis les *Beaux Quartiers*. Après avoir eu une passion pour Carlotta, la maîtresse puis la deuxième épouse de Joseph Quesnel, l'homme d'affaire, il épouse Blanchette Quesnel. Celle-ci, amoureuse d'Aurélien, épousera en deuxième noce Adrien Arnaud, l'ami d'enfance d'Edmond, lui aussi un personnage des *Beaux Quartiers*. Edmond va perdre au fil du roman la stabilité recherchée avec la fortune de la fille Quesnel. Mais Edmond est un personnage qui retombe toujours sur ses pieds.. il retournera dans les bras de Carlotta son ancienne maîtresse, désormais une veuve riche et encore jeune.

Dans les extraits suivants, Edmond réfléchit à sa vie, ce n'est pas un être univoque qu'Aragon a créé mais un être assez complexe et qui parfois reçoit la sympathie de l'auteur.

« Mais il avait la tête à autre chose. Il se rappelait le vieux Quesnel, quand il l'avait connu. Comme il lui avait semblé bizarre parce que, pris dans la dualité de ses affaires et de sa vie privée, il paraissait parfois se perdre dans un troisième univers, alors fermé à Edmond. Le monde de la vraie richesse. Toute spirituelle... (...) Pour la richesse, c'est la même chose: on peut avoir de l'argent tant qu'on veut, le tout est d'être riche en dedans. Edmond était riche en dedans. Il pouvait s'abandonner. Se recréer d'autres malheurs. Il avait surmonté la malédiction divine: Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » (ch.18, pp.142 et 143)

On pense aussi au fameux poème d'Aragon *Il n'y a pas d'amour heureux* de *La Diane Française* de 1943 également. « *Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard* »; « *Rien n'est jamais acquis à l'homme* » Barbantane a le pressentiment à cet instant que sa situation conjugale et financière va changer.

« *Posséder... Quelle illusion! Les biens fondent aux mains qui les tiennent. Mystère de l'or, des terres, des femmes. C'est quand on croit tout à fait tenir, que cela vous échappe... (...) Edmond pensait à Blanchette avec une certaine irritation. Avec les années passées, il sentait croître en elle l'ennemi.* » (ch.19, p.145)

Pour Edmond aussi il n'y a pas d'amour heureux; Edmond est une autre image de l'impossibilité du couple.

Le seul épisode d'Aurélien où celui-ci rencontre un membre de la classe ouvrière est le passage de la piscine municipale.

Aragon nous décrit un quartier populaire. « *Il tombait une neige fondue sur le pavé gras et sale. Aurélien arrêta sa voiture en haut de la rue Oberkampf, presque aux boulevards extérieurs. Cette partie de Paris, avec son petit négoce délabré, la tristesse des étalages, les maisons lépreuses, déshonorées par des réclames si vieilles qu'on ne les voit plus, est un serrement de cœur pour les hommes qui ont l'habitude des quartiers de l'ouest, du cœur élégant de la capitale. Elle n'a pas le romantisme du Marais, les souvenirs historiques du Quartier Saint-Honoré, le lyrisme de la place des Victoires. Il n'y a rien pour y sauver la rêverie. Rien n'est ici le monument de quelque chose: pourtant il a dû s'y passer des événements, dans les convulsions de la ville et de l'histoire. Mais, comme on se souvient que de ce qui est arrivé aux grandes familles, ces rues populaires n'ont rien gardé pour la légende. Ou si elles portent un secret, c'est bien enfoui, bien perdu. Enfin, c'est à d'autres gens que cela fait battre le cœur.* » (ch.21, p.152)

Aragon, comme dans les photographies de Cartier-Bresson, nous transporte dans le vieux Paris populaire des années trente aux murs tachés de vieilles réclames. De son exil de la zone libre il se souvient du quartier Saint-Honoré où il habite, habitait avec Elsa avant la guerre, la rue de la Sourdière.

Aurélien se sent pareil aux autres nageurs, dans cette piscine populaire où chacun a laissé ses vêtements au vestiaire, un sentiment d'égalité l'envahit presque. Pourtant, à peine sortis de l'eau, Aurélien remarque leur origine sociale. « *Bruns et blonds, rendus pareils par l'eau, et ne commençant à se diversifier que lorsqu'ils remontaient aux échelles de fer. Visages de la santé, plaisamment vulgaires, encore peu marqués par la vie. Les dents souvent gâtées pourtant, et des cicatrices aux bras, aux mains, des doigts manquants, ou privés d'une phalange. Le détail touchait à la misère, mais au coup d'œil d'ensemble on ne voyait que la force et l'agilité.* » (ch.21, p.153)

Aurélien fait la connaissance d'un jeune ouvrier-tourneur, il lui apprend une nouvelle nage, ils se tutoient. Mais à la sortie lorsque Riquet invite Aurélien à boire un verre, l'amitié est rompue par la différence des vêtements et de leur condition respective. Aurélien doit avouer qu'il est rentier!!!

« *Quand Aurélien reprend sa bagnole, après avoir serré la main de Riquet, il se sent tout à fait mal à l'aise, malgré le plaisir du bain, le plaisir qui suit le bain et la nage. Il s'en va dans la nuit, et il ne remarque pas qu'il ne pense plus à Bérénice. A quoi songe-t-il au vrai? A un taillis de souvenirs et de hantises, à rien très précisément, mais tout est traversé comme une lueur blessante, un remords. Puis peu à peu, comme il redescend vers la Seine, les rêves reprennent le dessus, noient le monde, et Riquet, et de vieilles histoires d'enfance, et il entend la voix de Bérénice qui disait: "Quand j'étais petite, j'habitais une grande maison pleine de fantômes..."* » (ch.31, p.158)

Ce court passage, ce remord d'Aurélien, nous rappelle que nous sommes quand même, on peut parfois l'oublier, dans un roman qui se veut d'une esthétique "réaliste socialiste".

Nous rencontrons aussi chez Aurélien, le personnage d'Armandine Leurtillois, sœur d'Aurélien qui avec Paulette Mercadier des Voyageurs et Blanchette Barbantane est un des personnages féminins

les plus antipathiques d'Aragon. Le diminutif dans les prénoms est souvent associé à un caractère difficile, jaloux, envieux et à la bêtise.

C'est au cours de la visite de sa sœur qu'Aurélien décide qu'il est amoureux de Bérénice.

« *"Je ne me marierai pas,- dit-il,- parce que je suis amoureux"* Et la chose dite, il écouta descendre la pierre dans le puits...C'était sans appel. Il en avait décidé. L'amour. Ce serait donc l'amour. C'était l'amour. Un bouleversement total, une agitation intérieure. L'amour. L'étrange nouveauté de ce mot lui serrait le cœur. Il détourna la tête et regarda le feu. Le feu, les flammes. Des détails infimes de la bûche ardente, avec une frange de cendres blanches sur le bord grillé, l'intéressèrent au delà de la raison. Et très doucement il retrouva le nom, puis le visage... Bérénice...

"Une bonne chose que d'avoir une amie!" dit Armandine sur le pas de la porte, tendant à son frère sa joue pâle. Il ne releva pas cette phrase. Dès qu'elle fut partie, il poussa une chaise contre le mur, grimpa dessus, détacha le masque et, le tenant à deux mains, s'installa près du feu, dans les reflets dansants des flammes, regarda longuement ce visage de plâtre, ce visage sans yeux, son mystérieux sourire d'au delà de la douleur..."Bérénice...", dit-il, et il retrouva le chemin de Césarée. » (ch.22, pp.166 et 167)

Dans ce chapitre nous retrouvons le leitmotiv de la blancheur, de la douleur d'aimer ainsi que l'accent racinien et tragique de ce roman.

Aurélien accompagne Bérénice et Blanchette au Casino de Paris.

Il doit affronter le regard de jalousie de Blanchette qui les observe.

Pendant le spectacle Aurélien prend la main de Bérénice, cela fait très *Le rouge et le noir* de Stendhal. « *Sa main dans la sienne...Il s'assura que Blanchette, vaincue, ne le regardait plus et, doucement, il approcha sa main du bras nu de Bérénice. Tout en lui était en éveil. Il sentait chaque point de son être. Il allait toucher ce bras. Il allait oser cela. Cette audace pouvait tout détruire. Il pensa retirer sa main. Il ne la retira pas. Parce qu'on ne peut pas être lâche. Dans cette loge de Paris, où tout si banalement se passait entre un homme et une femme, après tout, il reconnut ce sentiment qui lui faisait battre le cœur: il se revit ainsi, la nuit, dans un petit poste en Argonne, derrière les arbres brisés...Sa paume prit le bras de Bérénice et, doucement, le serra. Un frémissement lui répondit. La surprise. Il sut que si l'étreinte se relâchait tout était perdu, le bras se dégagerait. Il fit glisser sa main comme pour une caresse et emprisonna le coude. Il attendit. Le frisson s'était calmé. Le bras demeurait immobile, d'une immobilité surprenante. Les cheveux de Bérénice touchaient, effleuraient le visage d'Aurélien. Ah, dans cette minute, elle était à lui, comme un oiseau fasciné. Tout pouvait rompre le prodige. Le prodige durait.*

C'est alors qu'il aurait fallu dire: Je vous aime. Alors. Mais Aurélien ne le pouvait pas. Il avait peur des mots murmurés. Et de ces mots-là surtout, si nouveaux, si difficiles. Le finale de la première partie faisait feu d'artifice sur la scène: les vedettes revenaient entre les girls, les danseurs à petites vestes courtes, les robes pailletées...L'orchestre envoyait des baisers sonores, et entraînait de plus en plus vite les acteurs trépidants répétant à l'envi leurs gestes parallèles, croisant les bras et entrechoquant leurs genoux en mesure. La lumière allait revenir. Je vous aime...Il n'avait fait que le penser. Bérénice eut ce geste des épaules par quoi elle semblait souvent essayer de rattraper un châte en train de tomber, et sa main à la dérobee prit la main d'Aurélien, très doucement, et la détacha de son coude, comme elle eût fait d'une feuille, accrochée en traversant une forêt ». (ch.24, pp.174 et 175)

Soulignons ici la très belle image de la feuille et de la forêt symbolisant la délicatesse de Bérénice et la passion désordonnée d'Aurélien qui n'ose et ne peut dire *Je vous aime* à la grande passion de sa vie. Le portrait esquissé ici ressemble plus à Drieu qu'à Aragon... quoique c'est à voir.

A la fin du spectacle, Aurélien et Bérénice se retrouvent seuls et vont dans une brasserie où Aurélien se déclare à la femme qu'il aime: « *Et quand vous partirez, qu'est-ce que je vais devenir? (...)* Pour la première fois de ma vie... (...) Alors, il leva les yeux, chercha les siens, et dit: - *Je vous aime...*

Elle reçut le double choc des mots et du regard. Elle s'adossa à sa chaise. Elle eut ce geste frileux des épaules qu'il avait plusieurs fois remarqué. Elle joua sans rien dire avec son sac brodé bleu et or, à grosses fleurs roses. Ses mains se joignirent sur la table et le geste qu'elles firent déchira le cœur d'Aurélien; il vit qu'elle tournait à son doigt un anneau de mariage... devina où étaient parties ses pensées... Il n'eut plus de confiance qu'en ces trois mots, jamais prononcés, qui venaient de dépasser ses lèvres, et en ce nom qui était ce qu'il avait d'abord aimé en elle. Il répéta: Je vous aime, Bérénice... » (ch.25, pp.180, 182, 183)

Bérénice troublée lui répond « *Il ne faut pas gâcher notre soirée... Je ne l'oublierai jamais... »* (ch 25 p 184) Elle n'oubliera effectivement jamais Aurélien jusqu'à sa fin tragique à l'épilogue du roman. Malheureusement pour Aurélien, cet amour ne pourra jamais se concrétiser à cause des aléas de la vie, la guerre et la débâcle y mettant un point final.

Le masque de la noyée de la Seine à la semblance de Bérénice est en évidence sur un mur de l'appartement d'Aurélien. « *Il détournait les yeux du masque là-haut, si blanc, si pur, si lointain »*. (ch.27, p.200)

Bérénice a donné rendez-vous le lendemain à Aurélien chez Zamora le peintre (Francis Picabia). Aragon puise au fond de sa mémoire une description rétrospective d'une soirée chez le peintre dadaïste.

« Et défilaient sans fin les amis de Zamora, ses relations disparates, des jockeys célèbres, des duchesses, des littérateurs, des hommes riches et désœuvrés, des jolies femmes de toute espèce, des joueurs d'échecs, des connaissances faites en voyage, sur les transatlantiques, dans des hôtels, tout comme des amis de la famille de Zamora qui était une famille tout à fait assise, dans le commerce international des grains, avec des cousins dans la haute Eglise d'Espagne... le couturier Charles Roussel, un homme de soixante ans, la barbe en collier, les cheveux blancs, lisses, grand et n'ayant pas oublié qu'il avait été un bel homme, soigné comme un caniche et habillé avec une recherche qui frisait le mauvais goût à force de distinction. Il était venu, sans avoir l'air de rien, voir les tableaux de Zamora à l'heure du café, sur l'avis d'un jeune écrivain qui le conseillait pour ses achats, un ami de Paul Denis. » (ch.18, p.202)

On reconnaît ici le portrait du couturier et collectionneur Jacques Doucet qu'André Breton conseillait effectivement dans ses achats de tableaux. Jacques Doucet a eu une importance certaine dans la vie d'Aragon dans les années vingt. Aragon conseillait lui aussi le collectionneur et lui livrait des manuscrits contre rémunérations. Le musée Doucet conserve un nombre important des manuscrits d'Aragon.

Dans le milieu des dadaïstes, Aurélien fait tache. Cependant Bérénice dont Zamora a fait le portrait "*veut croire en Aurélien*"

« Ah oui, comment les autres nous voient-ils? Quelle horreur... Mais elle avait pris le parti d'Aurélien. Elle savait qu'elle pourrait le défendre. Elle détestait maintenant ce peintre, le petit Denis, ces gens de l'art, prisonniers de leurs goûts, de leurs façons... Comme il était grand à côté d'eux! Grand et faible... Tout ce qu'il y avait en elle de maternel s'éveillait. L'idée de la maternité même naquit en elle, l'éleva, la pétrit. Elle ferma les yeux. Elle lutta contre la douleur, elle sourit... » (ch.29, p.215)

Bérénice apprécie chez Aurélien à la fois, la grandeur, le courage dont il a fait preuve au front sans doute, mais surtout sa faiblesse. On notera qu'à ce moment elle « *déteste le petit Denis* » c'est pourtant lui qui deviendra son amant et non pas Aurélien.

Aurélien avoue à Bérénice son amour et cherche à l'étreindre mais pour la jeune femme il est trop tôt et pour Aurélien il est déjà trop tard. Ils se quittent amoureux mais ils ne seront jamais plus aussi proches l'un de l'autre. « *Dans l'ombre, silencieusement, elle appuya sa joue contre l'épaule de l'homme »*. (ch.29, p.217)

Rentrée chez les Barbantane, la joie de Bérénice se brise sur la jalousie de Blanchette. « *On quitte l'être qu'on aime, ne serait-ce que pour un instant, et on retrouve le monde, le temps qu'il fait, le froid, l'inexplicable diversité des gens, des objets, cette maison de désolation, cette image de ce que devient un amour, Blanchette... Elle était grise, cette femme.* » (ch.31, p.222)

Un des thèmes forts du livre et de la pensée d'Aragon est celui de l'amour qui se corrompt au contact de la vie grise, de toutes les Blanchette du monde...

Bérénice est effrayée à l'idée de quitter Paris et Aurélien, de retrouver son mari, la vie étriquée de province mais son amour l'effraie également, elle l'interroge au fond de son miroir.

« Elle quittait Paris. A l'idée d'abandonner Aurélien, elle n'avait trouvé que sa fureur de se faire mal, de s'arracher le cœur. Mais elle quittait Paris, et elle sentit à ses yeux des larmes. Elle revoyait ces rues, ces quais, ces jardins... Paris... L'ennui terrible de la province. Les gens retrouvés. Les journées, les interminables journées. Et ce que celui-ci a dit, et ce que celle-là pensera. Les femmes des médecins, les amis de Lucien, sa mère. Elle retrouvait Montrouge et Passy, les Batignolles, le Quartier Latin... Fini. Les Tuileries comme une joue caressée... Peu à peu dans la profondeur insinuante de Paris renaissait l'image d'Aurélien. Elle rencontrait Aurélien dans des lieux où elle avait été seule, où elle ne l'avait pas vu, où elle ne s'attendait pas à le découvrir. Paris la prenait en traître et se confondait doucement avec celui qu'elle fuyait. Elle essuya ses larmes, se vit dans la glace, ses cheveux en désordre, elle prit son peigne et se peigna... N'était-ce pas Paris, ses illusions, ses lueurs, sa vie changeante, ce pullulement d'inconnus et de célébrités, les grands hommes et les passants, les toilettes, les étalages, les concerts, le théâtre, et les quartiers vides où l'on ne rencontre que le vent? N'était-ce pas tout cela qui cherchait à s'accrocher à quelque forme humaine, à lier sa nostalgie à un regard, à une voix, à la pression vivante d'une main? N'était-ce pas le regret de tout cela qui la persuadait qu'elle aimait Aurélien? Aimait-elle Aurélien? Elle le demandait pour la première fois. Elle s'effraya de penser qu'elle se le demandait pour la première fois..

Elle était toujours devant la glace, et elle se peignait interminablement. Il pouvait bien être onze heures. Au-dehors le vent soufflait. Aurélien, Aurélien. Le vent disait: Aurélien! Elle se peignait devant la glace. D'un geste inconscient, et consciencieux. Elle changeait sa coiffure, puis s'impatientait défaisait ce qu'elle avait fait, remettait ses cheveux dans leur pli d'habitude, et se peignait, et se peignait. Il arrive un moment où le peigne n'accroche plus dans les cheveux interminablement démêlés... Aurélien...

Si pourtant tout cela n'était qu'une illusion des loisirs, de leurs loisirs à tous deux, et de Paris si bien peigné, si propre, où rien n'accrochait l'oisiveté de leurs deux cœurs, le vide immense de leurs cœurs? Si tout cela n'était qu'une illusion de plus dans cette vie qui se poursuit, qui se prolonge, où l'enfance s'est abîmée, où la jeunesse lentement se brûle, et qui ne laissera plus tard que les traces d'amertume qui font les rides du cœur et du visage, les rides qu'elle imagine lentement naissantes au fond du miroir?

Aurélien... » (ch.31 pp.224 et 225)

Scène très émouvante et éclairante de Bérénice devant son miroir s'interrogeant sur son amour pour Aurélien. Il faut situer cette scène écrite par Aragon en 1943 en regard avec la situation précaire, dangereuse qui est la sienne. Dangereuse pour lui. Dangereuse pour elle. Cette introspection de Bérénice n'est-elle pas aussi celle d'Aragon. On sait que le couple a vécu quelques moments de doute au cours des années d'occupation. Etre si éloignés de Paris, n'être en sécurité nulle part, même dans le soleil du midi, devait également peser sur l'entente du couple.

Si Bérénice est malheureuse de quitter Aurélien, elle est également triste de quitter Paris et de retourner à sa province. Les souvenirs nostalgiques du Paris de sa jeunesse se lient ici étroitement à la séparation d'Aragon d'avec sa ville. Paris est évoqué dans l'œuvre d'Aragon plus que toutes les femmes de sa vie réunies. Peut-on encore aimer lorsqu'on est séparé de Paris? Grave question qu'Aragon écrivant a dû se poser!

Denise Lévy est bien sûr le pilotis possible de Bérénice mais dans cet extrait dans lequel elle se peigne interminablement, on pense au très beau poème *Elsa au miroir* de *La Diane Française*, écrit début 1943. Aragon n'est pas uniquement nostalgique, il vit également dans le présent avec la femme qu'il aime. Sa poésie et son roman se répondent comme une musique à deux orchestres.

C'était au beau milieu de notre tragédie

Et pendant un long jour assise à son miroir

Elle peignait ses cheveux d'or Je croyais voir

Ses patientes mains calmer un incendie

C'était au beau milieu de notre tragédie (Elsa au miroir, OPC La Pléiade T.1 p.1005)

Tragédie de la France mais peut être aussi orage au sein du couple?

Aurélien a amené Bérénice dans un petit resto de l'île Saint Louis; les amoureux sont dérangés par des amis d'Aurélien, anciens combattants comme lui. Aragon glisse quelques informations sur les ligues d'anciens combattants qui formeront les ligues d'extrême droite comme les Croix de Feu.

Bérénice apprend à aimer Aurélien en écoutant sa conversation de régiment avec ces gens.

« Bérénice, avec étonnement, suivait les progrès de cette émotion dans son visage... Elle l'en aimait mieux. Elle sentait ce que cachait le plus souvent sa pudeur. Elle crut un peu mieux à son amour, du fait qu'il semblât l'oublier, elle, et que dans cette conversation avec les fâcheux installés à leur table, il se fût pris au piège des souvenirs. Elle regardait dans la profondeur de sa vie, de la vie d'Aurélien. » (ch.34, p.247)

En écrivant Aurélien, Aragon s'est « pris au piège des souvenirs ». De sorte que si l'on met en regard ce roman avec les poèmes de résistance et leur valeur d'urgence, on ne peut qu'être frappé par ce miroir des songes qui fait d'*Aurélien* le Poème et la Poésie de Résistance, le roman. Cette inversion des caractéristiques romanesques et poétiques chez Aragon ne fera que s'amplifier dans les œuvres ultérieures. Une des raisons du peu de succès du roman à sa réception? Plutôt que Bérénice qui se peigne interminablement n'est-ce pas plutôt Aragon qui, les doigts démêlant ses cheveux songe au jeune homme qu'il fût, songe à l'amour, à l'amour divinisé.

Car Bérénice divinise l'amour, elle place son amour pour Aurélien trop haut, c'est un amour presque désincarné. « *Qui a le goût de l'absolu renonce par là même à tout bonheur.* » (ch.36, p.253)

Quand Bérénice rentre pour la première fois chez Aurélien, Aragon la compare à un chat, la silhouette de Colette passe et repasse dans Aurélien.

« Avez-vous déjà vu un chat entrer pour la première fois dans un appartement? Avez-vous remarqué cette hésitation et puis cette brusque poussée féline, cette allonge du pas qui prend possession des meubles, des tapis, de l'air dans les tentures, comme d'une jungle, d'une brousse? Avez-vous vu ses yeux d'or chercher à ne paraître qu'un reflet des lumières, son pelage se confondre aussitôt avec ce qui lui ressemble, et toujours quelque chose lui ressemble? Bérénice ne s'avancait pas au centre de la pièce, elle était pourtant déjà de l'autre côté, elle avait jeté son chapeau, son sac, son manteau, sur trois sièges, elle jouait avec la clarté qui venait de tous les côtés. C'était petit, mais à cette heure, la lumière arrivait de partout, avec les trois fenêtres sur les deux bras de la Seine et la proue de l'île. Et encore par la porte ouverte de la chambre. C'est quand elle toucha aux grands tulles à la fenêtre qui donnait sur la rive gauche qu'elle eut tout à fait l'air d'un chat. Ou plutôt d'un félin plus noble, plus puissant. Aurélien, au geste de l'épaule et du dos, découvrit dans cette petite femme une force qu'il n'avait pas encore soupçonnée. Il tira les cordons du rideau, ouvrit la fenêtre. Ils se trouvèrent sur le balcon: "C'est beau", murmura-t-elle. Paris bleuissait déjà.

Elle était appuyée contre lui, tout naturellement, elle ne se déroba pas. Il l'entoura de ses bras comme s'il avait peur qu'elle eût le vertige. Il avait bien le vertige, lui... Les minutes durèrent, nulles, vides, silencieuses, et la Seine était jaune, troublée, lourde des neiges et des boues

d'ailleurs, sous le ciel échevelé de mèches blanches, avec ce bleu pâle, usé, de l'hiver parisien, à travers les déchirures. Le poids de Bérénice contre lui, le poids du ciel sur eux: il avait eu peur comme cela jadis... peur de bouger, de détruire le charme de cet instant... jadis il s'agissait d'autre chose, mais rien ne ressemble à la mort comme l'amour. Cette pensée le fit tressaillir, disproportionnée, grandiloquente. » (ch.35, p.248 et 249)

C'est sur la terrasse de l'appartement, au dessus de la Seine inquiétante, qu'Aurélien et Bérénice se tiennent sans dire un mot. On devine déjà à cet extrait le dénouement funeste de cet amour.

Le masque de la noyée de la Seine ressemble étrangement à Bérénice. « *C'est alors qu'il étendit le bras vers le mur et qu'il décrocha le masque. » (ch.35, p.252)*

Le goût de l'absolu de Bérénice aboutira à ce que les deux amants ne pourront se rejoindre et que leur amour n'aboutira pas. « *Qui a le goût de l'absolu renonce par là même à tout bonheur ».* (ch 36, p 253) « *Bérénice avait deux visages, cette nuit et ce jour ».* (ch.36, p.257)

« *Il l'avait saisie dans ses bras. Le bruit du plâtre qui se brise lui fit relâcher son étreinte. Ils regardèrent tous les deux, avec consternation, les morceaux de blancheur à terre, la poudre sur le tapis, les éclats détachés, et pis que tout: les fragments du nez, la bouche... Ils avaient un peu commis un meurtre... Elle dit: "Vous pourrez en retrouver un autre rue Racine..." » (ch.36, p.259)*

Dans ces transports, le masque de la noyée de la Seine s'est brisé augurant de la suite malheureuse de leur amour. Bérénice sort de l'appartement d'Aurélien sans qu'il ne se soit rien passé.

« *Quand la porte se fut refermée, il tourna dans "la pièce", jeta du bois sur le feu, et vint malgré lui heurter du pied la corbeille à papiers. Il frissonna comme s'il avait touché un cercueil. Il avait besoin d'air. Il ouvrit la fenêtre: la nuit était sombre, le vent sifflait. Il s'avança sur le balcon, et regarda les lumières de Paris si proches et si lointaines. Puis ses yeux, circulairement, revinrent à ce grand fossé noir, en bas. La Seine, qui charriait des boues glaciaires, et des noyés. » (ch.37, p.264)*

La Seine est dans le cas présent un fleuve maléfique comme la tombe que tous ceux qui aiment.

« *Elle l'aime, mais elle ne veut pas être à lui. Cela devient une certitude. Sans qu'elle en ait rien dit. D'ailleurs ce qu'une femme dit compte si peu. Sur un sujet pareil. Les paroles servent à masquer les sentiments, non à les exprimer. Elle ne veut pas être à lui. Il le sait irrémédiablement. » (ch.38, p.267)*

Dans ce court passage, la phrase « *Sans qu'elle en ait rien dit »* offre des similitudes et s'accorde au vers d'Elsa au Miroir de la Diane française « *Sans dire ce qu'une autre à sa place aurait dit ».*

Le roman *Aurélien* s'accroche au roman précédent *Les Voyageurs* que peu de lecteurs ont eu l'occasion de lire par le personnage de Blaise d'Ambérieux, le peintre ami de Monet, dont Aragon fait un parent d'Aurélien. Celui-ci lui présente Bérénice. D'autres personnages réapparaissent comme la Diane de Nettencourt des Cloches de Bâle, Wisner son ex-mari...Mais Aragon introduit des personnages historiques aussi dissemblables que le Général Mangain et le poète dadaïste Tristan Tzara.

La trame d'Aurélien et les multiples rebondissements de l'intrigue font parfois d'Aurélien un mélodrame. Jalouse de Bérénice, amoureuse secrètement d'Aurélien, Blanchette a une violente dispute avec Bérénice et fait une tentative de suicide. Encore un suicide ou une tentative dans l'œuvre d'Aragon, ce n'est pas la première ni la dernière. Le thème du suicide est fort présent chez Aragon, on se rappellera sa tentative personnelle à Venise en 1928.

« *Le but de Blanchette était de la séparer d'Aurélien » (ORC T.20, ch.41, p.16)*

Obsédé par l'amour de Bérénice, Aurélien se fait jouer dans un appareil ancêtre de nos juke-box, le Pathéphone, plusieurs fois le même air de Tristan. « *Aucune musique au monde ne pouvait mieux lui convenir que Tristan. Le début du troisième acte... » (ch.45, p.43)*

Aragon cite de nombreux titres d'opéra dans le cycle du *Monde réel* et le thème de l'Opéra restera présent plus tard dans la *Mise à Mort* de 1965.

L'oncle Blaise d'Ambérieux est chargé par Bérénice de dire à Aurélien qu'elle n'est pas amoureuse de lui... Drôle de mission dont se charge le vieux peintre tout en n'en croyant pas un mot.

Difficile débat que la jeune femme s'impose à elle même.

« Elle ne pouvait en même temps ni se résoudre à faire du mal à Aurélien ni se résoudre à l'épreuve d'un feu dont elle sentait déjà la brûlure. En même temps, elle était comme ivre de ce qu'il l'aimât. C'était une chaleur à laquelle elle ne pouvait renoncer. Elle tenait à cet amour. Elle y croyait. Elle y croyait d'une façon désespérée. Elle s'effrayait aussi qu'il pût mourir, cet amour d'Aurélien. Par exemple par faute d'aliment. Elle croyait en lui, mais elle croyait aussi qu'il pouvait être de son pouvoir, à elle, de le décourager, de le détruire. Et cela vraiment, elle n'y pensait pas sans terreur, sans horreur. Une chose si rare, si précieuse, si grande. Comment refuser au sort un cadeau qu'il vous fait une fois, et que jamais plus il ne vous offrira peut-être? Elle était torturée de l'idée de perdre cet amour qu'elle affirmait ne pas partager. Enfin, elle était venue à Blaise parce qu'Aurélien lui avait dit que l'oncle était peut-être son meilleur ami. Elle lui parlait un peu pour découvrir un autre Aurélien, ignoré d'elle. Pour faire le tour de ce danger, de cette lumière. » (ch.46, pp.48 et 49)

On reconnaît à Aragon un certain sens de la formule comme ci-dessous:

« Blaise regardait avec curiosité, avec tendresse, cet Aurélien incohérent, à la voix brusquement montante, cet Aurélien décoiffé, si différent de celui qu'il connaissait. Quelle drôle de chose que l'amour! Il répéta: "Mon petit, je n'ai pas de conseil à te donner...mais écoute-moi bien...les femmes avec lesquelles on couche, ce n'est pas grave...le chiendent, ce sont celles avec lesquelles on ne couche pas. » (ch.46, p.51)

« Attendre est terrible. Ne plus attendre est pire. » (ch.47, p.52)

Voilà l'état d'esprit d'Aurélien. Il retire du mur *« le masque blanc, mortuaire, ce rappel funèbre de l'amour... »* (ch.47 pp.52 et 53)

Bérénice écrit une lettre à Aurélien bouleversante dans laquelle elle lui dit son amour mais qu'elle ne veut plus le revoir.

« Je vous aime, Aurélien, je vous aimerai toujours! Adieu, ne cherchez pas à me voir. Je ne vous oublierai jamais. Je penserai à vous tout le temps, au milieu des gens, dans les rues. Je n'aimerai jamais que vous. Au moins y aura-t-il dans notre amour cette consolation que rien jamais ne le fera déchoir. Aurélien, pour la première et la dernière fois, je vous serre dans mes bras, contre moi, mon petit, mon petit, mon amour! » (ch.49, p.63)

Cet amour désincarné, toujours ce goût de l'absolu chez Bérénice et qu'Aurélien ne peut comprendre ni accepter.

D'ailleurs le mari de Bérénice, Lucien Morel, rejoint sa femme chez les Barbantane. Aurélien fait la connaissance du mari: *« Aurélien aperçut un détail physique de ce personnage qu'il avait à peine regardé: le mari de Bérénice avait la manche droite de son veston flasque et vide »* (ch50 p64)

Comme le mari de Denise Lévy, Henri Morel est invalide de guerre.

« Je me demande parfois si nous ne devrions pas adopter un enfant... Bérénice, comme ça, n'est pas heureuse. » (ch.50, p.66)

Elsa non plus ne pouvait pas avoir d'enfant. N'est-ce pas aussi une raison des problèmes du couple... Mais Denise Lévy n'a pas eu d'enfant, pas plus que Nancy Cunard... On peut rappeler aussi qu'Aragon et Elsa ont failli adopter un orphelin espagnol à la fin de la guerre d'Espagne, mais ce projet n'a pas pu se réaliser.

Aurélien se replonge dans l'atmosphère du Lulli's dont Aragon donne une belle description: *« A nouveau le bar étroit, enfumé, aux lumières roses; à nouveau l'acajou et le cuivre, les hauts*

tabourets, les bouteilles, les shakers, les pailles, les tableautins disparates et ridicules alignés sur les murs avec les oriflammes de Yale et de Harvard; à nouveau la musique qui vient du dancing mauresque, et le vacarme des voix, et les rires, et l'hystérie des hommes ivres et graves, des américains et des filles, des dames en grand décolleté avec des cavaliers bruns, les habituées, Suzy, Georgette, Yvonne... A nouveau ce décor d'insomnie et d'alcool, et la durée de la nuit qui vous pèse dessus, lourdement, de toutes les idées qu'on évite, de toutes les pensées perdues, la danse de ceux qui ont peur de dormir, peur de ne pas dormir... Les barmen blancs agitaient les breuvages entre le monde las et leur sourire professionnel. » (ch.53, p.87)

Aragon a bien connu ces nuits et ces « décors d'insomnie », ces soirs où les pensées s'évadent et se perdent...

Aurélien passe la nuit avec Simone, une habituée du Lulli's.

« Il y vit soudain le spectacle, le désordre, la grossièreté de leur amour. Alors, il s'y mit avec rage. » (ch.54, p.96)

Pendant qu'Aurélien passait la nuit de la Saint Sylvestre avec la prostituée, Bérénice a cherché refuge chez lui, elle a quitté son mari et surprend une conversation entre Aurélien et Edmond parti à la recherche de Bérénice. Aragon décrit une des scènes les plus touchantes et des plus malheureuses qui puissent exister entre deux êtres qui s'aiment mais ne peuvent, par incompréhension, se rejoindre, si proches et si éloignés l'un de l'autre...

Leur amour est ébréché, cassé, le masque de la noyée de la Seine en est le symbole.

« Il était déjà au milieu de sa chambre, quand il vit, devant lui, Bérénice debout... Elle regardait Aurélien. Il se taisait.

Ils n'avaient rien à se dire. Tout était dit. Tout était affreusement clair...

Cela fit un silence sans fond, au bord duquel tous les deux mesuraient le malheur, l'irréparable, cette chose atroce, le gâchis. Il y avait dans les yeux de Bérénice toute cette longue nuit, l'attente, l'horreur, la faiblesse enfin. Ils ne surent pas qu'un moment sur cette nuit leurs pensées se croisèrent, comme elle l'avaient fait à minuit...

Il fut tout d'un coup saisi d'une vérité: il n'y avait plus rien en elle de la petite fille qu'il avait connue, qu'il aimait tant. Une femme malheureuse fatiguée, les yeux cernés, rouges...Il la voyait avec une cruauté qui s'exerçait d'abord contre lui-même... Il ne savait pas comment parler à cette femme-là... à cette inconnue... l'inconnue."

Sans préparation, il prit Bérénice dans ses bras. Elle ne se débattit pas. Il la serrait contre lui, ses mains la parcoururent comme une chose à lui, il renversa sa tête, il chercha ses lèvres, il l'embrassait...Il embrassait une morte, elle le laissait faire avec une passivité affreuse, bien pire que la rébellion, la lutte. Il s'entêta, il prolongea cette étreinte du vide, il refusait d'être battu. Elle dit seulement: "Vous me faites mal..." et il eut honte, il la lâcha. Le silence reprit. Le vertige. Cette fois, ce fut Bérénice qui le rompit, étouffant de ce silence, méchamment aggravé par Aurélien. "L'une après l'autre...Vous la quittez à peine... vous sentez encore son parfum..."

"Il était là comme un grand chien, tout prêt à la caresser, et penaud. Elle le regarda, et vit cette incompréhension totale, cette incompréhension de nature entre eux, et cela lui fit mal, plus que tout le reste. Elle cria: "Vous ne comprenez donc pas ce que je vous dis: toute la vie!" Certainement il ne la comprenait pas..."

"Il y avait aussi ce qu'elle avait quitté pour lui, ce courage, cette façon de se jeter à l'eau..."

"Il éprouvait un grand orgueil de ce qu'elle avait fait pour lui. Le propre de l'homme est l'orgueil..."

Elle venait de mesurer un monde, un abîme. Et ce monde-là, cet abîme, c'était le monde qu'il portait en lui, Aurélien...

Il promettait tout ce qu'on peut promettre. Aller vivre à la campagne. Ou bien l'Amérique. Si elle préférerait Tahiti. Il était pitoyable. Vraiment, c'était de cela qu'elle avait fait son dieu? » (ch.55, pp. 100 à 106)

L'incompréhension entre la sensualité d'Aurélien et le goût de l'absolu de Bérénice éclate dans ce chapitre. Bérénice lui réaffirme son amour, mais son amour pour Aurélien restera dans le domaine de l'idéalisme et non dans le caractère charnel d'une relation amoureuse. Lorsqu'Aurélien rentre chez lui après avoir fait les épiceries ouvertes de l'île un premier de l'an, Bérénice a disparu.

Au gré des chapitres, Aragon glisse de précises indications sur la chronologie historique et politique du roman: « *C'était la première fois qu'un ancien président de la République redevenait président du Conseil* » (ch.58, p.117) En effet, Raymond Poincaré, ancien président de la République devenait président du Conseil le 15 janvier 1922. Or dans la version de 1965 pour les ORC, Aragon a avancé d'un an la chronologie. On se trouve donc dans la dernière version du roman en 1923, on se demande pour quelle raison !!!

C'est en contradiction avec les faits historiques comme celui ci-dessus. L'histoire du dadaïsme est décrite abondamment avec leurs protagonistes dont les noms d'emprunt sont facilement identifiables; le mouvement se disloque au cours de l'année 1922.

On identifiera aisément Breton et sa célèbre canne, pilotis de Ménestrel et Doucet, le protecteur d'Aragon dans le couturier Roussel. De nombreux passages sont de claires transpositions de la biographie d'Aragon.

Aurélien apprend de Rose Melrose que Bérénice a trouvé refuge chez l'oncle Blaise d'Ambérieux en partant de chez les Barbantane.

L'actrice Rose Melrose pense elle aussi au déclin de l'âge, de sa jeunesse.

« Elle le comprenait. Elle demanda tout de même un café. Et un petit verre. Aurélien était parti. Elle rêvait. Tant de choses à la fois revenaient, lui remontaient à la gorge, à la tête. Cet armagnac ne valait pas grand' chose. Quelle chiennerie, le monde! C'est comme le théâtre: des lumières, le trompe-l'œil, la scène...et puis, voyez les acteurs ensuite dans leur loge, ah lala! Il allait falloir jouer serré. Elle ne se laisserait pas bouffer comme les autres. Elle avait encore un peu de temps devant elle. Finir en beauté.

*Mon enfant, ma soeur,
Songe à la douceur...*

Ah merde! Elle écrasa la cigarette qu'elle avait allumée.

Sur la banquette, en face, il y avait un jeune homme très élégant, un blond avec des taches de rousseur et un nez épaté. Il la regardait avec une fixité qu'elle connaissait bien. Elle le regarda aussi, avec ses yeux de myope, leur insolence. Il rougit, et il pâlit très subitement. Alors, elle se rappela comment elle regardait Hippolyte quand elle jouait Phèdre: et elle lui sourit. »

(ch 49 p 126)

Les thèmes de la jeunesse qu'il faut sauvegarder à tout prix, la séduction de l'actrice en vue et au sommet de sa carrière mais qui a conscience de la fuite du temps, le théâtre qui aura jusqu'à la fin de l'œuvre d'Aragon une place discrète mais non négligeable, enfin le classicisme de Racine omniprésent dans ce roman, sont évoqués dans cette fin de chapitre.

« Il faisait déjà une manière de soleil, et il y avait des couleurs tendres dans les champs, un piquetis d'herbe pâle sur les velours labourés beiges, blancs, bruns et roses; les premières fleurs blanches aux arbres fruitiers. Le paysage s'adossait aux coteaux voisins, couronnés de buissons et coupés de carrières, avec un petit chemin de fer à sable. Puis la route, les champs, et le fouillis qui cachait la Seine. Tout cela s'étendait à plat sur des kilomètres. De l'autre côté de la vallée, tout s'estompait, on devinait des plateaux, un pays qui continue. » (ch.60, p.127)

Cette description champêtre nous mène à Giverny près de Vernon, à la propriété de Claude Monet, c'est là que Paul Denis, le poète, emmène Bérénice. Bérénice tente d'oublier Aurélien dans les bras de Paul Denis. Aragon rappelle ici sa liaison au printemps de 1923 avec Clotilde Vail, il était hébergé alors chez des amis américains qui y habitaient.

Bérénice n'apprécie guère Ménéstrel l'ami de Paul Denis, en qui on reconnaît Breton. Comme Elsa d'ailleurs qui n'aimait pas beaucoup André Breton.

« Elle savait bien qu'il redoutait le jugement de cet ami tyrannique. (...) Elle savait que Paul manquait aussi à Ménéstrel. Elle ne tenait pas à être regardée comme l'horrible personne qui l'empêchait d'aller prendre son mandarin curaçao place Pigalle, et de jouer aux petits papiers chez Ménéstrel. » (ch.63 pp.140 et 141)

On sait que les surréalistes se rencontraient dans certains cafés aux mêmes heures et avaient leurs boissons favorites comme ici le "mandarin curaçao", d'autre part le jeu des "petits papiers" fait allusion à l'écriture automatique dont *Les champs magnétiques* de Breton et Soupault sont le chef d'œuvre.

Dans ce 63e chapitre, Aragon donne par l'intermédiaire d'un "ami américain de Denis" un portrait à charge de Ménéstrel-Breton particulièrement cinglant.

« Il se mit à parler de Ménéstrel. Ca ne ressemblait pas au portrait qu'en faisait Paul. Un personnage cérémonieux, pédant, insupportable. Qui exploitait ses amis. En était jaloux. Un roitelet avec une cour, et des intrigues de tous ces gens entre eux, à qui serait bien vu du potentat. C'était drôle qu'un même homme puisse donner naissance à des images si différentes. Désagréable aussi... » (ch.63, p.146)

Dans ce printemps 1923 à Giverny, Bérénice tout en lisant *Wuthering Heights* ne cesse de penser à Aurélien. *« Moi, je ne pense à rien d'autre qu'à Aurélien. Pourquoi se mentir? A rien d'autre qu'à Aurélien. Pourtant c'est fini Aurélien et moi. Fini sans avoir commencé. Parce qu'il aurait fallu que ce fût si haut, si grand, si parfait, pour être, simplement pour être... J'aurais pu...et je n'aurais pas pu... non, je n'aurais pas pu... pas avec Aurélien... Paul, c'est autre chose... ça ne compte pas... »* (ch.63, p.146)

L'amour de Bérénice pour Aurélien est un amour absolu dans lequel la sexualité n'est pas soluble. Il est tout de même curieux qu'Aragon ait prêté un caractère assez asexué à son héroïne, héroïne racinienne, comme si la sexualité était antinomique avec le goût de l'absolu. Aurélien refuse d'ailleurs lui aussi de coucher avec d'autres femmes comme Blanchette, Rose Melrose...se contentant de Mary ou de Simone. En fait, c'est le futur d'Aurélien - celui de 1940 - qui sera pour Bérénice la négation de cet absolu. D'où peut-être cette phrase de l'ami américain, et la présence encore ici de Jean Racine dans le roman: *« C'est pour cela que nous avons tant de peine à comprendre Jean Racine. Ses femmes... Elles nous attirent, et elles nous font peur... comme vous... »* (ch.63, p.149)

Quant à Paul Denis, ce portrait n'est pas sans ressembler à l'auteur du livre lui-même: *« Paul, - dit Bérénice, - a ses amis...Il n'est pas fait pour vivre à la campagne. Il faut qu'il lise des revues, toutes les revues; qu'il s'indigne des vers qu'il n'aime pas, des gens qui ont le nez pas comme lui, qu'il invente des modes, des livres méconnus, des héros absurdes. Il aime le piano, les cravates, le cinéma. Il est très sensible à la flatterie, il croit facilement qu'il plaît aux femmes. Il oublie pourquoi il a pleuré parce qu'il s'intéresse à tout. Il pourrait même se passionner pour la politique. Je n'aurai été qu'un épisode. »* (ch.63, p.147) Très bel autoportrait qui ne manque pas d'une belle connaissance de soi-même!

Ce chapitre 63 marque la fin de l'épisode à la campagne et de l'histoire entre Bérénice et Paul Denis. Nous sommes en plein "deus ex machina" lorsque Bérénice part seule pour Vernon et rêve en passant à la grille de la propriété de Giverny de Claude Monet. Elle voit apparaître à cette grille...Aurélien qui sort de la propriété!!! Celui-ci a accompagné Rose et l'oncle Blaise d'Ambérieux - ancien amant de Rose - voir son ami Monet. C'est une retrouvaille entre eux et c'est aussi le chant du cygne de leur relation.

Voici le rêve de Bérénice à la grille de la propriété de Monet, un rêve sur les fleurs de l'amour et du cœur qui se fanent vite au contact de l'air de la vie réelle. Symbole de l'amour de Bérénice pour Aurélien qu'elle veut garder intact en le fuyant...

« Quand elle fut devant le beau jardin que partageait le chemin, elle s'arrêta et regarda à gauche le pont, l'eau, les arbres légers, la tendresse des bourgeons, les plantes aquatiques. Puis se tourna du côté de la maison qu'habitait ce grand vieillard qu'elle avait vu souvent de loin, et dont tout le pays parlait. Celui qui ne pouvait voir les fleurs fanées. Elle vit les fleurs bleues. A leur pied, la terre fraîchement remuée. Des fleurs bleues partout. La petite vallée vers la maison. Le gazon clair. Et d'autres fleurs bleues. Elle s'appuya à la grille et se mit à rêver. Si l'on pouvait, en soi, quand les fleurs vont se faner, les arracher tout de suite, et en remettre d'autres? changer la couleur du cœur pendant la nuit... demeurer toujours à cet instant de la floraison parfaite... oublier... ne pas même oublier... ne pas avoir à oublier...

La lumière était si belle sur les fleurs... Qu'est-ce que c'était, ces fleurs? On dit qu'il n'y a pas de vraies fleurs bleues. Pourtant... Qui sait, s'il les voyait bleues, le grand vieillard, là-dedans? On disait que ses yeux étaient malades. Il pouvait devenir aveugle... On pouvait l'imaginer exigeant encore qu'on arrachât les fleurs avant qu'elles fussent fanées, ces fleurs que de toute façon il ne verrait plus... Les fleurs bleues feraient place à des roses. Puis il y en aurait de blanches. Chaque fois, d'un coup, c'était comme si on repeignait le jardin. A quel degré de nostalgie faut-il en être arrivé pour ordonner cela? Des jardiniers passaient au fond, dans le jardin. Ils avaient l'air inquiet et désœuvré. Ils semblaient inspecter les fleurs. Si par hasard on avait oublié une de ces marguerites orangées qui étaient là hier? Dans un coin quelconque... Est-ce qu'on sait ce qu'on peut laisser quelque part dans son cœur? Quelles lettres traînent dans nos tiroirs?

Bérénice appuyait son visage à la grille. La maison, derrière les buissons de fleurs, était calme et comme vide. Peut-être y dormait-on. Ses volets verts, son toit rouge... Elle avait un peu l'air d'une maison coloniale. Le reflet des fleurs bleues traînant sur les cailloux des allées. Peut-être n'y avait-il personne que l'ombre des jardiniers, aux pieds silencieux... Et Bérénice. Et les rêves de Bérénice. Rien maintenant ne retenait plus ses rêves. Personne. Ni Paul, ni Archie, ni le sourire complice des Vanhout, ni le banjo de Molly. Bérénice rêvait. Oublieuse de ses griefs. Possédée d'une chanson jamais chantée. Parmi les fleurs bleues, le gravier luxueux, devant la maison pareille à toutes les maisons dans les rêves. Et dans ce rêve-ci, il y avait un homme, un grand homme lent et indécis, avec un doux mouvement roulant des épaules, des cheveux noirs... un homme qui emportait le cœur, un homme qui parlait peu, qui souriait bien... Aurélien... mon amour... Aurélien...

"Bérénice!" Elle tressaille. Qui l'a appelée? De l'autre côté de la grille. Impossible. Il est là, debout, tête nue, qui sourit, qui tourne vers elle ses yeux humides... Un grand homme lent et indécis... Aurélien... Elle passa la main sur son front.

"Bérénice!" Il avait répété son nom. Ce n'était pas un rêve. Aurélien était là, dans le jardin de Claude Monet, et il la regardait, et il était en larmes. Les fleurs étaient bleues, indiscutablement. Le soleil joua sur sa peau sombre. Bérénice sentit son cœur battre. Elle avait peur. Il fallait fuir. Ses mains ne lâchaient pas la grille. Soudain elle vit qu'il se dirigeait vers la porte. Alors elle partit en courant dans le chemin creux » (ch.63, pp.149 à 151)

Magnifique passage d'une grande poésie parmi les fleurs bleues du jardin de Monet ou d'un de ses tableaux. C'est un des moments les plus émouvants du livre, écrit peut-être pour les hommes - heureux ou malheureux - qui ont été aimé par une femme sans l'avoir su, qui n'ont pu aller au-delà du miroir ou simplement séparés par une grille de jardin.

C'est par un "Adieu Aurélien" que se termine l'histoire de Bérénice et d'Aurélien.

« On entendit le cri d'un chaland à travers les arbres. Tous deux pensèrent à la Seine. A cette fatalité le long de leur histoire. »

(ch.64, p.155)

Aurélien et Bérénice - sans oublier leur amour - se retrouveront pour se perdre définitivement en juin 1940 dans la débâcle que racontera l'épilogue.

Aragon va dès lors rattacher le roman aux *Beaux Quartiers* en faisant rentrer dans le roman, à la fois Philippe Barbantane, le père d'Edmond devenu Ministre, Adrien Arnaud, ancien camarade d'Edmond à Sérianne et autrefois membre de la milice d'extrême droite Pro Patria. Adrien Arnaud va devenir le collaborateur d'Edmond dans "ses affaires" et en même temps séduire Blanchette pour finalement l'épouser avec sa fortune. Par son ton dénonciateur du milieu des affaires et des magouilles de la haute-bourgeoisie de la IIIe République, Aragon revient au roman plus politique proche des *Beaux Quartiers*.

Cette fin de roman - hormis l'épilogue - va montrer la duplicité de l'amitié envieuse. Le personnage arriviste et hypocrite d'Adrien Arnaud est un des plus sombres et des moins reluisants du cycle. Chez lui, jusqu'à l'héroïsme lorsqu'il sauve une fille des Barbantane en se jetant sous les roues d'une voiture, tout est calcul et revanche sociale.

« Il avait sauvé la fille du patron... Il en avait une sorte d'ivresse. Il aimait les enfants. Puis... Il était trop faible pour tirer des conclusions de ce fait nouveau, extraordinaire, décisif... Le hasard, le miraculeux hasard... » (ch.65, p.163)

Bérénice va rejoindre son mari et penser à Aurélien le reste de sa vie. En partant de Giverny elle laisse une lettre à Paul Denis...

Celle qu'aurait pu avoir écrite Elsa à Louis si elle l'avait quitté.

« Je m'en vais, Paul, mon petit. Je ne voudrais pas te faire de peine. C'est une erreur, nous deux. La prolonger serait très mal à moi. Ne pleure pas trop, pense à autre chose: tu as ta vie, ce que tu écris (rappelle-toi que j'aime beaucoup ce que tu écris), tes amis... Ne reste pas seul. Va les retrouver. Tu ne tiens pas à moi autant que tu le crois. Ménestrel aura inventé quelque chose d'intéressant, il y a des nouveaux place Pigalle. Ne cherche pas à me voir. Est-ce que ce n'est pas mieux de se séparer comme ça d'un coup, sans cris, sans scènes, proprement? Ma décision est irrévocable. Je suis partie pour toujours, comprends-le bien. Nous avons passé ensemble près de trois mois, la fin de l'hiver, l'arrivée du beau temps. Ca y est maintenant, le beau temps est revenu. On se quitte. Je penserai toujours très doucement à ces trois mois-là. Ne les gâchons pas, veux-tu bien? Ne fais pas de grimaces avec ta drôle de petite bouche. Laisse-moi à ma vie. Merci de m'avoir donné la tienne tout ce temps, de m'avoir aidée vraiment à un moment difficile. C'est passé maintenant. Je suis forte et je m'en vais. Je t'embrasse bien tendrement, Bérénice. » (ch.66, p.165)

Elsa et Aragon ne se quitteront pas, ils ont tous deux choisis la légende...Aurélien promène son ennui en accompagnant Diane de Nettencourt (voir *Les cloches de Bâle*) dans les bals masqués mondains. Edmond essaie de reconquérir physiquement Blanchette car il voit sa fortune lui échapper. De plus sa jalousie naturelle se réveille. *« J'ai oublié de dire comment était costumé Edmond Barbantane. Il portait un habit vénitien, avec un justaucorps assez indécent; car il n'était pas fier que de ses jambes. Le tout doré, bien entendu: mais le piquant de l'affaire était qu'il se fût bronzé le visage et les mains, au point d'avoir l'air d'un nègre, et mis une tignasse frisée. Il était Othello, ce dont personne, à part lui, ne pouvait percevoir la saveur. »* (ch.69, pp.185 et 186)

On remarque le *« J'ai oublié de dire... »*, le narrateur-auteur intervient dans cet extrait pour décrire le déguisement d'Edmond en Othello. Le thème de la jalousie reviendra souvent, lancinant, dans l'œuvre d'Aragon par exemple dans *La Mise à mort*, *Blanche* ou *l'oubli*, *Théâtre-Roman*... Edmond éprouve une vive jalousie à l'idée de perdre sa femme et pas seulement sa fortune...il est possédé de l'envie de posséder ce qui se dérobe à lui.

Quant à Aurélien il va à la dérive...

« Il y avait plus de quatre mois qu'Aurélien filait à la dérive. Le bateau de l'île Saint-Louis semblait emporté dans un courant de la durée, sans but, sans raison apparente, échouant à tous les bancs

de sable pour repartir dans des tourbillons de mémoire. De l'absence physique ou de cette présence imaginaire, qui se confondaient, laquelle était à Aurélien plus que l'autre pénible? » (ch 70 p 188) « Il ne croyait pas en Dieu, il était retranché des hommes. Il ne se soutenait que sur ce fragile radeau, un appartement, de petites rentes, l'oisiveté. S'il avait fallu se battre contre la vie, peut-être aurait-il retrouvé le chemin de Bérénice ou, à défaut, l'oubli de Bérénice. » (ch70 p 189) « La mort n'avait pas voulu de lui, il était destiné à bien pire qu'un éclat d'obus. Il était destiné au mépris de soi-même. » (ch.70, p.191)

Aragon retrouve dans ce chapitre son accent de polémiste politique et fait l'autoportrait moral de Drieu qui se suicidera en 1945 par mépris de lui-même.

Aragon excelle dans les atmosphères particulières comme celle-ci, le jour qui se lève sur Paris: *« Aurélien s'esquiva. Il retrouva sa voiture en bas du parc. Le jour se levait tout à fait. Le papier doré sur les arbres brillait désagréablement. On sortait de ce monde comme d'une confiserie. Des camions sur la route filaient vers Paris. Il y eut le sifflet d'une usine, et le piétinement d'hommes en vêtements de travail un peu plus loin. Tout reprenait sa place, sa hâte, sa nostalgie du grand jour. Aurélien, tombant de fatigue, au volant, mêlait toute une imagerie de souvenirs à cette route de poussière. Il faillit écraser une femme. Il avait peine à se tenir éveillé ».* (ch.70, p.193)

Quand il quitte le bal masqué au petit matin, Aurélien croise sur sa route des camions, entend un sifflet d'usine et des ouvriers qui partent au travail. Cette touche infime de réalisme socialiste sera considéré comme trop légère par certains critiques communistes.

Deux douleurs vont se rencontrer par hasard, jalouses l'une de l'autre, celle de Paul Denis et d'Aurélien.

« L'important, ce n'est pas la femme. C'est l'amour. » (ch.73, p.207)

Citation importante dans la bouche d'Aurélien qui anticipe tous les genres d'aimer dont se revendiquera Aragon après la mort d'Elsa Triolet.

La rencontre entre Paul Denis et Aurélien se terminera tragiquement, Paul Denis va s'avancer sur la lame d'un couteau brandi par un marin américain éméché à la sortie d'un bar.

« Ils retrouvèrent la nuit tiède et présente. Une de ces nuits de Paris où on n'a pas envie d'aller se coucher, où toutes les rues ont la lourdeur d'un secret, où les voix des passants sont comme les amorces de mille histoires, et chaque femme a l'air surprise, dans ce que l'ombre ne parvient pas à dissimuler. La rue Notre-Dame-de-Lorette, la rue Fontaine...On voyait luire au fond, en haut, le Moulin Rouge. Une pharmacie de nuit, au carrefour, les fit parler à nouveau du mari. Ils dépassèrent une boîte de nuit, des femmes avec des fleurs, des hommes élégants. La place Blanche flambait de toutes parts, et malgré l'heure tardive, il y avait partout du monde aux terrasses. Sur les boulevards la foire éteinte s'étendait comme un attroupement de fantômes. Près du Moulin, dans l'espèce d'haleine de feu, à l'entrée du dancing, un bouquet blanc de marins américains. » (ch.73, p.209)

C'est dans le quartier de la place Blanche et de la rue Fontaine, quartier de Ménestrel-Breton que Paul Denis se fait assassiner.

Tout le groupe des surréalistes rendra hommage à la mémoire de Paul Denis et de son "acte spontané".

Edmond et Rose vont à Biarritz ...puis l'Andalousie. Edmond sera rappelé à Paris, Blanchette demandant le divorce.

« Alors, ils prirent le chemin de l'Andalousie. Aux premiers jours d'octobre, quand ils débarquèrent à Cordoue, les toldos étaient encore tendus au-dessus des rues étroites » (ch.75 p.223 et 224)

Cet épisode, Aragon l'évoquera de nouveau dans le Fou d'Elsa de 1963 *« les toldos tendus sur Cordoue »* qui emprunte aussi aux voyages qu'il fit à Biarritz et en Espagne en 1926 et 1927 avec Nancy Cunard.

Aurélien quant à lui fait un long voyage en Allemagne et en Autriche. Le voyage au Tyrol rappelle celui d'Aragon en 1924. Dans l'Allemagne et l'Autriche vaincues des années 20, la crise économique a rendu la vie facile pour les étrangers en villégiature. « *Et puis à la fin, sommes-nous vainqueurs, oui ou non?* " C'était la première fois qu'Aurélien entendait cette expression dans la bouche d'une femme. Elle lui fit un drôle d'effet. Tout de même, il n'approuvait pas ces manières de brocanteurs de ses compatriotes. Il n'était pas très fier d'eux. » (ch.76, p.231)

Tout s'arrange à la fin du roman pour Edmond Barbantane, il épouse la veuve du vieux Quesnel, Carlotta, son ancienne maîtresse.

Aurélien poursuit son mal de vivre dans le souvenir de Bérénice.

« *En attendant, il avait repris la traîne dans Paris. Il y avait un an qu'il avait rencontré Bérénice. Il lui semblait que tout ce qui avait bouleversé son sort fût parti de là, de cette rencontre. Il marchait dans ses pas de l'année précédente, tous deux Bérénice. Rien n'avait plus le même aspect, la même chaleur. Les hivers se suivent...Il n'était plus amoureux de cette femme, il n'était pas occupé d'elle, il aurait pu le jurer. Mais elle avait laissé pour toujours sur sa vie une nostalgie dont il demeurait le prisonnier. Il s'infligeait de retrouver les traces de cet incompréhensible amour, enfin, les décors de leurs journées de vertige. Il voulait constater combien tout cela s'était évanoui, combien, ce parfum dissipé, la vie demeurait sans parfum. Pas un instant, pas une fois, la pensée ne lui venait qu'il pouvait retrouver ce parfum. Prendre le train, aller relancer cette femme. Non. Ce qui est mort est mort. Mais il en demeure le tombeau. Aurélien pensa qu'il porterait à jamais en lui cet amour défunt, comme un faix de fleurs fanées. D'ailleurs, les temps avaient changé. L'amour ne pouvait faire diversion à cette nécessité de gagner sa vie. Mil neuf cent vingt-quatre s'annonçait difficile...*

Au début de février, il écrivit à son beau-frère qu'ayant bien réfléchi, il acceptait de travailler à l'usine. » (ch.78, pp.243 et 244)

C'est là la vraie fin du roman: Aurélien, amer, accepte son destin et une place dans l'usine de Lille de son beau-frère. Aurélien rejoint ainsi la bourgeoisie dont il est issu, ce qui l'oppose à Armand Barbantane des *Beaux Quartiers* qui rejoignait la classe ouvrière.

Aragon a voulu entre les deux débarquements de juin et août 1944 faire un épilogue à Aurélien. Quelles en sont les raisons: d'abord après juin et surtout après le deuxième débarquement de Provence les Allemands sont refoulés et la guerre entre dans sa dernière phase, la libération de la France et la victoire sont proches; l'auteur veut ainsi accrocher l'Aurélien des années 1922-1923 à celui mobilisé pendant la débâcle de juin 1940 et surtout esquissant ce qu'il deviendra, un pétainiste.

Il rencontre - toujours par hasard - Bérénice dans cette débâcle. Bérénice est restée fidèle à l'amour qu'elle éprouvait pour Aurélien 17 ans plus tôt. La dernière chance d'Aurélien de retrouver Bérénice n'aboutit pas. Alors que Bérénice préfigure déjà le symbole de la résistance à l'occupant, Aurélien symbolisera au contraire le paternalisme et la collaboration du maréchal Pétain. Aragon a-t-il déjà en préparation la vaste fresque qu'il écrira en partie et qui devait se dérouler de 1939 à la victoire de 1945, les Communistes? Bérénice mourant sous les balles allemandes en juin 1940 est ainsi la première de ces héroïnes qui vont peupler ce vaste roman-épopée, *Les Communistes* au féminin comme le voulait et le précisait Aragon avec insistance.

Epilogue.

« *Les faibles touches de l'aube détachèrent les branches pendantes, les feuillages noirs. Ce n'était pas une route, tout au plus un chemin de forêt. On avait dû s'arrêter dans les derniers arbres, et sur la droite déjà des enclos de cultures beiges et rayées trahissaient l'approche de l'homme. On passait juste entre les haies avec les camions. L'énorme chenille morcelée, immobile, gelait de*

fatigue dans cette première clarté. Des officiers se frappaient les bras, battant le sol de la semelle, remontaient la colonne, plus par énervement que parce qu'ils avaient un devoir à remplir. Au passage, des visages sortaient des voitures. Tout cela était gris, couleur d'insomnie, interrogateur. Les dragons entassés sous les bâches parlaient entre eux à voix basse, et le métal commençait à luire, les armes, les gamelles. » (ch.1, p.247)

Dans des tons gris, Aragon décrit magnifiquement la déroute de juin 1940, ces foules jetées sur les routes, militaires et civils.

Aurélien est le témoin de cette défaite. Aragon fait appel aux souvenirs récents de 1940 qui sont aussi les siens, Dunkerque, la retraite sur la Loire... « *Les dragons, eux, revenaient de Dunkerque par l'Angleterre. Jusqu'au corps médical qui avait l'orgueil de la cavalerie. » (ch 1 p 249)*

Le lecteur apprend que pendant ces 17 dernières années Aurélien s'est marié avec une certaine Georgette (encore un diminutif) et a des enfants.

Avec sa division il passe à proximité de R. , la ville où habite Bérénice.

« *Au cœur de l'Apocalypse, il allait traverser cette ville imaginaire. » (ch.1, p.252)*

Aurélien passe son passé en revue à mesure qu'il se rapproche de R.

« *La vie. La vie entière. Tant d'êtres évanouis. Il pensa, pourquoi, particulièrement au docteur Decoeur, à Paul Denis. Les morts. Il n'y a pas que la guerre qui tue. Il cherchait des fantômes pour écarter celui de Bérénice. Il revoyait avec une netteté extraordinaire ce piétinement d'hommes dans la nuit, ce soir de Février trente-quatre, sous les arbres des Champs-Élysées, du côté gauche en remontant... Le Clemenceau de bronze vert à peine plus haut que la foule... » (ch.1, p.253)*

Aragon fait allusion à la tentative de coup d'état antiparlementaire de l'extrême droite de février 34 et à la participation vraisemblable d'Aurélien à ce mouvement. Aurélien qui dit qu' « *il n'y a pas que la guerre qui tue* » car il envie la mort de Denis, de Decoeur...

« *Aurélien savait de science assurée que jamais, jamais Bérénice n'était sortie de son cœur. » (ch.2, p.255)* « *Bérénice était son secret. La poésie de sa vie. Cette chose non accomplie... » (ch.2, p.256)*

Pour Aurélien-Aragon, la poésie et l'amour sont toujours du domaine de l'inaccompli, de l'inachevé. Bérénice aura été le rêve d'Aurélien, sa souffrance et sa noblesse. C'est l'Aurélien "intérieur" qui touche le lecteur et le rend sympathique alors que, politiquement, il se trompe totalement. Les "songeries" d'Aurélien vers Bérénice sont la rédemption de ses erreurs.

« *Mais il faut à l'homme un certain taux de chimères. Il lui faut un rêve pour supporter la réalité. Ce rêve, c'était Bérénice. Bérénice identifiée à toutes les idées nobles, à tout ce que le monde peut contenir de fier et de hautain. Aurélien la liait à toutes ses songeries. » (ch.2, p.257)*

Lorsque sa voiture arrive à la ville de R, Aurélien est accueilli à la pharmacie Morel comme un héros et ami de la famille; il apprend de l'aide-pharmacien que Bérénice et son mari sont depuis 17 ans des étrangers l'un pour l'autre.

« *Depuis vingt ans Bérénice vit dans le souvenir... Comprenez-vous? Non? Vous êtes sa vie, vous avez été toute sa vie » (ch.3, p.263)*

Aurélien, souffrant toujours de crises de paludisme, se repose dans la chambre de Bérénice. Aragon tient le lecteur en haleine par l'intensité des scènes finales du roman. « *Tout à coup, il sentit l'insolite du silence, comme un drap sur lui qui retombe. Il bougea sur le lit dans un sentiment de malaise. Il n'avait pas besoin d'ouvrir les yeux. Il savait qu'elle était là, que Bérénice était là. Il ouvrit les yeux.*

Bérénice était là. » (ch.3, p.265)

« *Il commençait à la mieux voir. Son visage n'était guère changé, durci peut-être, les maxillaires plus marqués. L'expression était demeurée la même. Mais les paupières étaient lourdes, un peu pigmentées. Il y avait aussi que Bérénice était brûlée du soleil. Ses cheveux étaient coiffés autrement, avec des bouclettes devant, une couronne, où le passage du coiffeur était sensible. Peut-être même étaient-ils décolorés. L'essentiel n'était pas cette légère lourdeur de la taille, mais bien dans le visage: un secret perdu, l'éclat peut-être. Bérénice mettait beaucoup plus de rouge à ses*

lèvres qu'autrefois. Elle avait dû en remettre avant de rentrer dans la chambre jaune. Aurélien baissa les yeux. » (ch.4, pp.266 et 267)

Après cette brève description du changement d'apparence de Bérénice, Aurélien met en parallèle le gâchis de leur amour défait et la situation actuelle de la France humiliée. C'est la dernière fois qu'il auront une conversation intime.

« Bérénice...Pourquoi ne m'avoir jamais écrit... jamais répondu?

- Vos lettres sont venues bien tard. Elles tombaient n'importe quand. Et si je vous avais répondu, qu'est-ce que cela aurait changé? D'ailleurs je vous ai répondu... Je vous ai écrit, Aurélien, tous les jours de ma vie...

- Mais je n'ai jamais rien reçu!

- Bien sûr, puisque je n'ai rien envoyé... Jamais. » (ch.4, p.267)

Nous sommes chez Bérénice encore dans le domaine de l'absolu. Aurélien lui est un soldat vaincu et amer comme l'exprime le passage ci-dessous.

« Vous ne me croirez pas, si vous voulez, Bérénice... Je n'ai jamais aimé que vous... Vous ne m'avez jamais quitté... Je n'ai rien regretté de ma jeunesse... que vous... que vous... J'aurais voulu vous dire... Pendant toutes ces années, j'avais préparé des phrases pour le jour... et puis le jour est si différent de ce que je l'imaginai... Vous excusez ma tenue?... "Quel monde absurde! - murmura-t-il. - Nous avons gâché notre vie. Pas seulement nous deux. Tous, tout. Notre victoire. Il aurait fallu..." Des mots lui revenaient à la gorge, tous ceux que depuis huit jours et plus se ressassaient ces hommes vaincus, ces officiers dans leurs dernières armes, au milieu de la troupe amère et révoltée. » (ch.4, pp.267 et 268)

Aurélien dépasse le domaine du langage amoureux pour se porter vers une justification politique du désastre du pays qui est associé à l'échec de leur histoire. On pressent déjà que Bérénice et Aurélien sont devenus des étrangers l'un à l'autre. Aurélien glisse peu à peu vers le défaitisme et peut-être vers la collaboration...on ne le saura jamais puisqu'Aragon arrêtera en 1951 sa fresque *Les Communistes* en juin 1940 avant l'armistice.

C'est en quelque sorte un cadeau d'adieu à Pierre Drieu la Rochelle, lui qui fera le pas décisif vers le fascisme.

« Il développait avec une âpreté soudaine, un ton revendicatif, le thème de la facilité. C'était la première fois que Bérénice entendait cela. Elle oublia un peu qui parlait, la fièvre de Leurtillois, la chambre jaune: "Je ne vous comprends pas, - dit-elle, - pour qui la vie était-elle facile, était-elle si facile que cela?" Elle le regardait soudain comme un étranger, non plus l'Aurélien de ses rêveries, l'Aurélien de jadis, sa jeunesse, un autre homme: un grand type bistré dont les cheveux s'étaient éclaircis, blanchis aux tempes, les traits accusés, long et maigre, comme cordé de ses muscles, un officier français secoué de fièvre, qui avait retiré sa vareuse de capitaine, affalée là-bas, sur un dossier de chaise, enlevé ses bottes aviateur, et qui, assis sur le lit jaune, l'oreiller dans le dos, dans sa chemise kaki et sa culotte lacée aux jambes, disait des mots difficiles à digérer, avec sur le visage des tics inconnus. Était-ce bien Aurélien? Il s'était rasé avant de venir chez elle. Mal rasé, il avait laissé un peu de poil bleuâtre à la pointe du menton. Il accusait la politique maintenant. Elle haussa les épaules: "Aurélien... et nous, nous parlons politique maintenant?"

Il y avait une grande confusion entre eux. » (ch.4, p.269)

« Il devait se forcer pour reconnaître dans cette femme étrangère l'être même de son amour. Il avait préservé en lui l'idée de Bérénice, mais Bérénice la dérangeait, cette idée. Il pensa à part lui qu'il en était de tout la même chose, la vie avait coulé entre lui et ses enthousiasmes, l'avait emporté dans un pays d'où rien n'était plus reconnaissable. Ni Bérénice ni la France... La sienne, sa Bérénice, c'était ce masque de plâtre, cette jeune morte, belle éternellement La France aussi qu'il aimait, c'était une morte, pas cette France qu'on pouvait voir. » (ch.6, pp.274 et 275)

Toute l'impossibilité du couple s'épanouit chez Aurélien dans cette ultime rencontre. Elle s'élargit à la France elle-même. On remarque que pour Aurélien, l'amour comme la France n'est pas une personne vivante...mais un masque.

La sentence finale vient de Bérénice: « *Il n'y a vraiment plus rien de commun entre vous et moi, mon cher Aurélien, plus rien...* » (ch.7, p.286)

C'est dans une voiture sous le feu ennemi, aux côtés d'Aurélien, que Bérénice reçoit une balle allemande qui la tue.

Conclusion.

Le thème principal d'Aurélien est l'impossibilité du couple; les problèmes de couple entre Aragon et Elsa en 1942-1943 ne sont sans doute pas étrangers au développement de ce thème essentiel du roman; Aurélien est aussi un "vaste poème" aux dires de Claudel, cela renforce la thèse qu'une séparation entre roman et poème ne peut être clairement établie dans l'œuvre d'Aragon

Aurélien est aussi un roman historique, celui des années vingt et du mouvement surréaliste. Un nombre important de personnages sont des relations d'Aragon au sein du groupe surréaliste et de la vie mondaine de cette époque. Drieu est un pilotes d'Aurélien même si sous certains aspects celui-ci ressemble également à l'auteur.

Dans chaque roman d'Aragon, les événements historiques ou culturels abondent et réclament de la part du lecteur une curiosité et une attention toute particulière. Si, à sa sortie fin 1944, le livre n'a pas connu un succès éclatant pour diverses raisons, au fil du temps Aurélien est devenu un ouvrage abondamment étudié parmi les plus appréciés d'Aragon.

Pour information

Quelques lectures à propos d'Aurélien

- *Aurélien: le fantasme et l'histoire* de Lionel Follet, Annales Université de Besançon (1988).
- *Aragon romancier d'Anicet à Aurélien* de Jacqueline Lévi-Valensi, édition Sedes (1989).
- *Aurélien d'Aragon* par Daniel Bournoux et Cécile Narjoux, Foliothèque n°115;(2004).
- *Aurélien d'Aragon: un "nouveau mal du siècle"* de Carine Trévisan, SALAET, Editions Eden (2010).
- *Chronologie d'Aragon et d'Elsa Triolet (1939-1945)* de Georges Aillaud, Annales de la SALAET n°16,. Eden (2014).

Filmographie

Aurélien, 1978, film de Michel Favart.

Aurélien, 2003, adaptation d'Eric-Emmanuel Schmidt, film d'Arnaud Selnac avec Romane Bohringer, Olivier Sitruk.